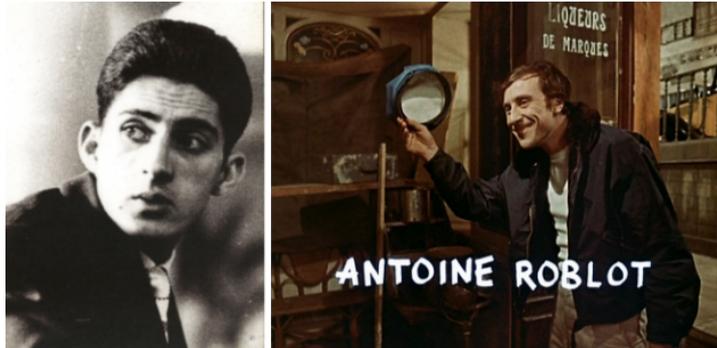


À la recherche de Jean-Daniel Pollet

(WIP 1), Work in progress / travail en cours - lundi 4 mars 2013, par [Jean-Paul Fargier](#)

J'ai conçu, il y a quelques temps, le projet de faire une biographie de Jean-Daniel Pollet. « Je lui dois bien ça », me répétais-je pendant des mois pour m'encourager à passer à l'acte. Je l'ai tant aimé, lui et ses films, depuis qu'en 1968 je suis tombé en extase devant *Méditerranée* à la Cinémathèque. Pendant trente cinq ans, je l'ai comme on dit « bien connu » : je l'ai interviewé plusieurs fois, j'ai étudié ses oeuvres, je les ai propagées, accompagnées, commentées, je lui ai rendu visite dans les maisons où il habitait, Neuilly, Cadenet, nous avons beaucoup conversé, ri, réfléchi, bu, gambergé, il m'a demandé d'écrire avec lui un scénario, *Plein ciel*, nous l'avons fait mais il n'a pas pu le tourner, puis ce fut *Jour après jour*, son dernier film, qu'il a remis entre mes mains, avant de s'en aller visiter le *quoi* (de *Dieu sait...*). Depuis qu'il n'est plus là, j'ai sans cesse l'impression que j'aurais pu le connaître mieux, en apprendre davantage de lui, directement, sur lui et sur ses oeuvres. Mais il est trop tard pour poser les questions que j'ai oubliées de lui poser. Ou que je lui ai posées mais dont je ne me souviens plus des réponses.

Je crois que la vie éclaire les oeuvres : c'est pour entrer davantage dans le secret des oeuvres que je désire soudain m'immerger dans la vie de celui qui les a forgées. D'autres l'ont connue mieux que moi, cette vie, et c'est vers eux que je vais d'abord me tourner pour en savoir plus sur mon ami « Poulos ». Plus tard j'irai interroger d'autres sources, plus matérielles (archives, lieux, traces diverses, agendas, journaux, registres, etc.).



1. ANTOINE ROBLOT

Décembre 2012. Je commence mon enquête auprès des proches de Jean-Daniel par quelqu'un qui a vécu avec sa sœur Jenny, Antoine Roblot.

Boris, le fils de Jean-Daniel, a organisé le rendez-vous. Lui aussi est à la recherche de la vie vécue par son père, et il intervient parfois dans la conversation, s'étonne d'un détail, et ainsi le souligne, égraine un de ses propres souvenirs.

L'entretien se déroule au premier étage d'un immeuble donnant sur la Seine, près du Trocadéro. Par la fenêtre, on voit passer des péniches, et briller un pied de la Tour Eiffel. Clic clac, j'allume le magnéto.

Et me voici deux mois plus tard face à un dossier audio, surmonté de doubles croches, nommé STE 006.

Je fais défiler l'enregistrement. Il débute *ex abrupto* par cet étrange *incipit*, qui, si je le prenais au sérieux, m'inciterait illico à tout laisser tomber. Mais c'est seulement une banale vérité contre laquelle s'insurge toute entreprise de mémoire et une précaution oratoire pour quelqu'un qui s'apprête à racler le fond de ses neurones.

Antoine : ...on ne revient pas en arrière, comme disait Mac Orlan.

Moi : Vous avez connu Mac Orlan ?

A : Je ne l'ai pas connu et c'est un de mes regrets.

Vous faisiez quoi dans les années 60, au moment où vous rencontrez JDP ?

C'était extrêmement varié. Un peu de tout mais surtout du cinéma. J'ai écrit deux ou trois trucs. Je faisais un peu l'acteur. Dans un film de Louis Malle, je tuais BB. À la fin de *Vie privée*, où je joue un des paparazzi, je la tue avec mon appareil photo. Elle est éblouie par le flash et elle tombe.

Boris : C'est une grande armoire, le cinéma ! Quand j'ai vu *Vie privée* tout à coup je t'ai reconnu : oh lui, c'est Antoine ! Un choc.

Donc vous étiez scénariste, acteur...

A : À l'époque je vivais avec la tante de Boris, Jenny, qui était la femme la plus sublime du monde, et d'ailleurs c'est retombé un peu sur lui, cette beauté, vous avez vraiment un air de famille...

Boris : Ah ah...

Jean-Daniel était très beau aussi, on dit...y a qu'à voir les photos...

A : Jenny me disait toujours : un mec aussi talentueux que toi, comment peut-il se contenter d'être comédien ? Elle a brisé ma carrière ! Alors j'ai écrit, mais ma carrière de scénariste a été aussi nulle que celle de comédien ! Les années 60 c'est la décade la plus nulle de ma vie, la quantité de nullités que j'ai vu défiler est effrayante, j'en ai pas loupées beaucoup parce que jour et nuit j'étais là... vraiment c'était une époque imbécile... on oublie, et heureusement ça passe, mais le mot d'ordre à cette époque c'était : vivre comme avant ! C'était une belle saloperie, ça... il a fallu attendre les années 70 pour commencer à ouvrir un petit œil et débiter autre chose... le rêve des gens c'était de vivre comme avant...

Avant quoi ?

A : Avant la guerre ! Même réactions que les types dans les années 20, après 14-18. C'est dire la nullité de ce siècle ! Ils ont appelé Belle époque la période avant 14 ! Et en 19 il y a immédiatement ce regret, ce désir de vivre comme avant, à la soit disant Belle Époque. Ceux de 19 d'accord, ils avaient le droit de le faire, à la guerre ils y avaient été, mais ceux de 39-45, toutes catégories confondues, on avait dit merde, on s'était arrangé...

Jenny, vous l'avez rencontré comment ? Vous vous rappelez ?

A : Je vais vous dire : un copain et moi un jour nous sommes allés dans un petit cinéma de la rue Caumartin voir un navet quelconque, et, accompagnant ce navet, il y avait *Pourvu qu'on ait l'ivresse*. Et là, mon copain qui était producteur de films, s'est écrié : le type qui a fait ça, il est tellement jouasse qu'il faut qu'on lui mette la main dessus... le lendemain matin on avait mis la main sur Jean-Daniel et le soir même on bouffait avec lui.



Et Jenny n'était pas loin ?

A : Ma réponse est idiote parce que ce n'est pas comme ça que j'ai connu Jenny. C'est par d'autres circonvolutions... Jenny était mariée...

Avec qui ?

Boris : Avec le père de Patrick, mon cousin... je n'ai jamais rencontré le père de Patrick.

A : Il vient de mourir, c'est trop tard.

Comment s'appelait-il ?

A : Il s'appelait (*inaudible*)... un type très gentil.

Il était dans le cinéma, lui aussi ?

A : Du tout. Il avait des plantations dans des îles, devant l'Afrique...

Boris : C'est un mystère pour moi, c'est quelqu'un que je n'ai jamais rencontré... il aurait pu passer boulevard Maillot quand j'habitais avec ma grand-mère et Jenny...

A : Non.

Boris : C'était donc vraiment antérieur...

A : Je suis en train de réaliser que je ne vous propose rien à boire. Vous voulez un jus de fruit, de l'eau, un café ?

(interruption boissons)

reprise : STE-O08

Moi : Dans l'Orne, vous étiez avec Jenny ?

A : Dans l'Orne, non. On s'était séparé à force de relations passionnées ! Quand elle s'est installée dans l'Orne, elle m'a fait proposer par son père une petite maison non loin de la sienne, à deux ou trois kilomètres. Cela fait qu'on avait une implantation : Jean-Daniel, Jenny, moi, à deux ou trois kilomètres, les uns des autres, et à un moment donné un ami de Jean-Daniel très gentil, qui s'appelait Alain Levent est aussi venu...

Alain Levent, un chef op, qui a vécu un moment, il me semble, avec Anna Karina...

A : Ah bon ! Vous m'apprenez quelque chose, il était temps... Ah mais tout s'explique : Anna Karina est venue habiter dans ma maison, que je lui ai louée, pendant tout un hiver. Et pas avec Alain Levent, qui lui était à 2-3 kilomètres, mais avec Duval. Le type qui joue dans *La dérobade*.

Jean-Daniel et Jenny habitaient dans la même maison ?

Boris : Non, il y avait mon père qui avait Les Noyers, Jenny qui avait La Monnière, et mes grands parents le Presbytère.

Moi : Il faudra qu'on aille dans l'Orne voir toutes ces maisons, Boris... tu les connais bien ?

Boris : J'y suis retourné vers 2005 pour voir Les Noyers, la maison de mon père... faire un pèlerinage là où il a réalisé *Pour mémoire*, *Le Sang*, etc. Moi là j'étais enfant et je vivais dans l'immédiateté de la nature... et quand je suis retourné là-bas j'ai vu que tout avait changé, ça tue les souvenirs... on tourne la page... ça ne disparaît pas mais c'est choquant, il y a comme la possibilité d'une disparition totale...



Vous avez donc des souvenirs communs, Antoine et Boris ?

A : Il faut imaginer que le village s'appelait Bizou ! Je voudrais le 13 à Bizou : cascade d'éclats de rires des opératrices des PTT... Bizou dans l'Orne...

Mais pourquoi J-D était-il allé habiter là-bas ?

A : On vivait tous dans le Midi, on avait une passion de la Méditerranée... et puis JD s'est rendu compte que pour le boulot et tout le bordel il fallait quand même être à Paris, mais alors il a voulu être à proximité mais pas trop, et il s'est mis à chercher le point optimum entre « sauvagerie » et proximité... et lui qui ne fait jamais rien comme personne, il a pris sa fameuse Lancia grise et il a fait 25.000 kms de circonvolutions autour de Paris et un jour il est revenu et il a dit : j'ai trouvé, c'est Bizou.

Boris : La première maison achetée c'était le presbytère, acheté en vente publique à la bougie... par mon grand-père, qui avait dit : elle vaut tant, et il l'a eu à tant...

A : C'était vraiment une maison magnifique, XVIIe, adossée à l'église, dans son jus, c'était époustouffant, avec un grand jardin. Et le père de JD a tout fait pour la remettre en valeur, pour eux, sa femme et lui, puis ils ont trouvé d'autres maisons, une pour chaque enfant, Jenny, Jean-Daniel. Plus gentil que cet homme et plus parfait dans les réalisations techniques, vous ne trouvez pas. C'était un type invraisemblable, il était un peu comme une pièce rapportée par rapport à la famille...

Boris : Fiévé, la famille Fiévé... de sa femme...

A : Il était incroyable, d'une précision...

Il était architecte ?

A : Constructeur... moi il m'a tout appris... on avait deux passions ensemble : fabriquer des bateaux, lui il avait des ateliers partout, il savait tout faire et sa vie c'était trois mois dans le Midi et tous les matins avec le bateau, à 6 h on sort, on va naviguer, pêcher...

C'était où ?

Beauvallon, à Sainte Maxime...

Boris : Dans la baie de Saint-Tropez... ils avaient acheté cette maison au début des années 50...

A : Très peu de temps après la guerre, dans de très bonnes conditions... on n'a pas idée de la douceur et de l'art de vivre à cette époque... de quelque chose qui allait durer, croyait-on, éternellement... il y a eu dix, quinze ans, jusqu'à la fin des années 60, peut-être soixante dix par là, vingt cinq ans de bonheur absolu... il suffisait de ne pas avoir peur de monter dans une petite voiture qui faisait du 100 à l'h, on partait de Paris, par la nationale 7 et on arrivait là-bas au matin, c'était sublime...

Boris : Je me souviens un peu de cette ambiance mais mon grand-père est mort quand j'avais trois ans, après j'y allais avec ma grand-mère... et Beauvallon reste pour moi l'image du bonheur... quand je ne vais pas très bien, je repense à Beauvallon, et ça va mieux... ah c'est vrai c'est l'image de la béatitude, même si la vie était compliquée autour de moi, mais moi j'avais mon jardin intérieur... tous les étés, jusqu'à vingt ans, je suis allé à Beauvallon et franchement ça me retapait... j'ai connu Jenny et Jean-Daniel là une fois, une seule, car cette maison pour eux, qui y avaient été enfants, correspondait à un passé, ils étaient à un âge où aller manger avec la grand-mère c'était pour eux lourdos, j'imagine... ça n'empêche pas les sentiments, pas l'amour... mais leur mère, bon...

Elle s'appelait comment ?

Boris : Germaine. Moi je l'appelais Manet, comme le peintre !



Germaine comment ?

Fiévé (ou Fiévet). Ils sont du Nord comme les Pollet.

A : Ils étaient du Jura.

D'où le rapport aux Bel (fondateur des fromageries Bonbel) ?

A : C'est ça... la belle-sœur de la grand-mère de Boris, par son mari, avait la propriété de la fromagerie, dans le Jura...

D'où la réputation de JD dans le milieu cinématographique : on disait qu'il était riche grâce à la Vache qui rit !

A : Pas du tout. Mais ses cousins, oui.

Jean-Daniel, un jour, dans une interview, a expliqué que sa famille était riche à cause du siphon pour les bouteilles d'eau de seltz, que son grand-père avait inventé et fait breveter.

Boris : Henri Fiévé, oui, le père de Manet, ma grand-mère, était un inventeur. Avec son frère. J'ai toujours entendu dire dans la famille qu'ils avaient inventé le gaz carbonique.

Ah bon, très intéressant... Le siphon pour l'eau de seltz n'est qu'une invention secondaire, une application industrielle phénoménale, capable de générer une fortune... chaque pschitt dans un débit de boissons leur amenait des royalties, pourrait-on dire.

Boris : Oui voilà d'où venait la fortune des Fiévé... de la recherche scientifique et technique à la fin du XIXe siècle...

Mais il était cousin du cinéaste François Bel... 1931-2007... qui lui aussi ne manquait pas d'argent... et tous les deux avaient fait leur service au cinéma des armées... à l'ECPA il y a des tas de bobines signées par François Bel comme chef op (les rushes sont attribués à tel ou tel caméraman)... j'ai découvert cela quand j'ai fait des recherches au Fort d'Ivry pour mes deux films d'archives sur de Gaulle en 58-59... François Bel a aidé Jean-Daniel pour ses premiers films, pour la Ligne de mire, en particulier, film considéré comme perdu, mais que tu viens de retrouver, Boris...

Boris : J'ai vu la Ligne de mire, récemment... grâce à la Cinémathèque de Toulouse, qui va le restaurer... où il se trouvait dans l'ensemble des bobines que Françoise (Geissler) y a déposé après la mort de mon père...

Qu'est-ce qu'on voit dans ce film ?

Boris : Tout le cinéma de Pollet, déjà là... son art du cinéma, sa manière de voir les choses... wouah... il avait 22-24 ans et c'est d'une maturité inouïe... je me remets dans le contexte de l'époque et je me dis : mais comment il a fait ça ?! c'est avant *Méditerranée*, avant *Gala*, c'est juste après *Pourvu qu'on ait l'ivresse*... Il refuse de partir à New York avec Jean-Pierre Melville, qui lui a proposé d'être son assistant pour *Deux hommes dans Manhattan*, pour faire son film... « je refuse parce que je dois faire mon long-métrage ». Ce film est incroyable, il y a un symbolisme derrière, il y a Édith Scob, qui est dans une voiture dans Paris, et ce plan est utilisé de façon répétitive, comme plus tard dans *Méditerranée*. C'est un film lumineux, fulgurant, qui éclaire l'œuvre complète, ce n'est pas une somme de balbutiements, c'est très maîtrisé... très monté...

Il a peut-être eu peur de ce qu'il avait fait, il s'est mis à le couper, on dit... ah je languis de voir ce film mythique que tu nous dévoiles maintenant...

Boris : C'est un film super joyeux, tu as de la guitare... un château...

Il faut voir ça très vite ! Et vous, Antoine, vous l'avez vu ce film, à l'époque ?

A : Je m'en souviens très bien. Je comprends, Boris, que tu te sentes maintenant à l'aise dans ce film, maintenant que l'œuvre de JD est achevée, mais pour les spectateurs de l'époque il était illisible... son écriture le rendait inabordable par le public...

Boris : Il était à fond dans le montage... comme dans *Méditerranée* plus tard... dans l'époque, rétrospectivement, il est totalement hors de tout ce qui se faisait... il part de la matérialité des images, et cherche une histoire... et ce qu'on voit dans les images c'est comme un document d'époque...

A : Il y a quelque chose quand même d'insensé : comment se fait-il que *Pourvu qu'on ait l'ivresse* a bouleversé tout le monde et que *La ligne de mire* ne l'a pas fait...

Mais La ligne n'est pas sortie...

Boris : Il n'a pas de visa d'immatriculation...

A : Il y a eu des projections pour les amis, et à la Cinémathèque... les amis ne l'ont pas reçu, on n'y comprenait rien... alors qu'on avait tous été bouleversés par *Pourvu qu'on ait l'ivresse*, c'était irrésistible...

Et si on revenait à vos souvenirs : comment vous viviez avec JD ? La nuit, dites vous... C'était un nocturne, lui aussi...

A : Pas tellement...

Vous alliez souvent chez lui ? Rue du Bac, je crois ?

A : Rue de Grenelle. Au dessus d'un magasin qui vendait des ciboires.

Boris : Rue du Bac, c'était Jenny, qui habitait là.

A : Exact. Nous avions échangé l'appartement au-dessus de chez Mme Bettencourt, à Neuilly, avec la rue du Bac, quand j'étais avec Jenny. Ah non c'était le contraire, on est parti de la rue du Bac pour aller à Neuilly.

Les réunions des Elats-Généraux du cinéma, avec Resnais, Varda, Malle, etc. en mai-juin 68, c'était rue du Bac ou rue de Grenelle ? JD m'a raconté un jour que l'image clé de ces réunions pour lui c'était Resnais qui arrivait et se couchait sur une table ! Ecoute flottante.

Boris : Rue de Grenelle.

A : Le cinéma était embêté... par Mai 68. Il savait pas quoi faire, les cinéastes ne savaient pas comment se comporter : on y va ? on n'y va pas ? Ils étaient dans tous leurs états... Cannes, on monte à Paris, on les soutient, ces étudiants, ou pas ? C'était très amusant de voir ça. Que faire ? Godard est un des seuls qui est allé sur le terrain, les autres ils aimaient pas trop... ils se sont mis à discuter... Jean-Daniel, Kast, ont formé un groupe.

Boris : Dans les *Mémoires* de Schlöndorff, il y a un passage sur la période Jenny-Antoine, assez rigolo...

A : Celui qui a monté la production de *Méditerranée* s'appelle Pierre Barré, il faisait *Connaissances des Arts* ou *Monde*... et il a trouvé Schlöndorff comme assistant... ils sont partis avec une 2cv...

Boris : Non, une 404...

A : Ils sont partis trois mois... je me souviens que JD avait scié l'arrière de la voiture, pour en faire une voiture à travelling ! Il avait l'esprit pratique, JD, très pratique, comme son père...



Boris : Je me souviens qu'aux Noyers, il y avait une grange dans laquelle mon père avait démonté une jeep, pièce par pièce, il avait étalé sur le sol toutes ces pièces, comme pour une leçon d'anatomie, juste pour voir ce qu'il y avait à l'intérieur...

A : La jeep démontée est d'ailleurs restée comme ça, pendant des années, en morceaux sur le sol...

Comme une installation d'artiste ! Mais revenons à Méditerranée, à Schlöndorff...

A : Volker, à côté de JD, était comme un petit enfant, il habitait chez nous d'ailleurs à Neuilly, chez Jenny et moi... mais Volker était déjà plus dans son ascension dans le cinéma, il fera *L'élève Törless* un an plus tard... je ne sais pas s'il était très dans le coup de ce tournage...

Boris : Dans ses mémoires il parle très peu du périple autour de la Méditerranée, il parle davantage d'Antoine et de Jenny...

A : Il fait partie de ces Allemands qui, après la guerre, nous ont aidés à aimer l'Allemagne, parce que nous qui avions vécu la guerre, les Allemands on les détestait, normal... on avait vécu à cause d'eux cinq ans abominables...

Jean-Daniel aussi a vécu un peu la guerre, il est né en 36... il l'a vécue où ?

A : À Grenoble, à La Mure plus exactement, c'est au dessus de Grenoble.

Boris : Les Allemands en arrivant à Lille avaient mis la main sur un certain nombre de belles maisons, dont celle des Fiévé, pour en faire un QG ou pour loger des officiers, je ne sais. Alors ils sont partis à Grenoble, tous les Fiévé. Il y en a eu un qui est allé plus loin, à Bali, il était ethnologue, où il s'est noyé avec sa femme...

A : À Kamboutan, exactement...

Et si on parlait un peu de Boutang, maintenant ? Pierre-André Boutang...

A : J'ai retrouvé, il y a trois jours, une lettre de lui, qui me répondait à une proposition d'émission que je lui faisais : une série sur des écrivains cinéastes... on aurait donné une caméra à des écrivains pour qu'ils filment leur vie, leur environnement, ce qu'ils veulent, pendant quelques jours, et il m'a répondu : ton idée est phénoménale, on y va tout de suite, j'ai la lettre là, je peux vous la montrer...

Mais ça c'est récent, années 80 ou 90... Au tout début, Boutang et Jean-Daniel ça commence comment, où ?

A : Pierre-André c'était l'*alter ego* absolu... ils se sont connus à Sciences-Po, et ils se sont rapprochés parce qu'ils voulaient faire du cinéma, ils ne se sont pas quittés de toute leur vie... Jean-Daniel l'appelait tout le temps, "allo Pierre-André, j'ai une idée, je veux faire ça, tel projet", et Boutang envoyait les ronds... jamais Pierre-André n'a refusé quelque chose à Jean-Daniel et jamais Jean-Daniel n'a refusé quoi que ce soit à Pierre-André... on ne peut pas imaginer une amitié plus belle que la leur... sans un nuage...

Boris : Mon père me disait quand même : y a un truc que Pierre-André ne supporte pas c'est qu'on l'appelle Pamplemousse... je ne sais pas pourquoi on l'appelait comme ça, peut-être parce qu'il était un peu rond...

Moi je peux vous dire : c'est parce qu'il était né avec la jaunisse, c'était un bébé tout jaune... je tiens l'information des Desanti, Jean-Toussaint Desanti était cothurne à Normale Sup avec Pierre Boutang, le père de Pierre-André, et il a, comme on dit, vu naître le petit pamplemousse... un jour Dominique Desanti m'a raconté ça, j'en ai parlé à Jean-Daniel, qui savait, et à partir de là quand on parlait de Boutang on disait : tu as des nouvelles de Pamplemousse, etc... les Desanti aussi, quand on parlait de Pierre-André disaient Pamplemousse, je crois que c'est le père Boutang qui l'avait surnommé comme ça, raison de plus qu'il déteste le sobriquet, même s'il était entièrement dévoué à son père...

Boris : Ah c'est ça ! Mais jaune c'est aussi le soleil, c'est un surnom alchimique. Je dois dire que Pierre-André après la mort de mon père a été très présent à mes côtés pour débrouiller toutes les situations laissées par lui à sa société de production Ilios... qui veut dire soleil, en grec ! Coïncidences ?



A : Pierre-André c'est un cas ! Un cas monstrueux... je ne sais pas s'il existe un cerveau comme lui qui, en cinquante ans, a pu absorber tout ce qui se passait dans le monde, des arts, des lettres, c'est invraisemblable !

Boris : Pierre-André me racontait que mon père ce qu'il aimait c'était faire, faire, faire et laisser les choses derrière lui, et ça me rappelle ce que j'ai lu dans un article sur lui : que nous sommes maintenant, après sa mort, avec plein d'éléments, comme Linda dans *Ceux d'en face*, et que nous ne savons pas quoi en faire... Pierre-André m'aidait à relier tous ces morceaux épars mais il est mort, malheureusement... Il y a quelqu'un d'autre qui a été très proche de mon père, c'est Jean Reinhardt, j'ai pas osé le rencontrer parce qu'il a la poliomyélite, il était sur la péniche de Paul-Émile Victor, et moi j'ai connu la fille de ce Jean Reinhardt, au lycée, j'ai été chez eux, sur cette péniche, comme mon père avait été chez eux quand Jean était jeune homme... c'était une famille très cultivée, c'est sans doute ce qui a plu à mon père, qui passait beaucoup de temps chez eux, comme chez les Boutang, parce que chez ses parents, les parents de Jean-Daniel, c'était pas la culture, loin de là...

A : Avec tout ce que tu dis, Boris, on comprend beaucoup mieux pourquoi cet homme, ton père, ne pouvait pas passer dans la machine de son époque... et sa solitude, sa pochardise, tout ressort là, mais il fallait que

cinquante ans passent pour qu'on soit saisi par son envergne lumineuse...

Bruno Garrigues (un ami de Boris depuis l'école d'art de Cergy, qu'ils ont faite ensemble, aujourd'hui galeriste, éditeur) : Les films de Pollet parlent la langue des oiseaux... ils procèdent d'une attitude absolument poétique et d'une vision alchimique... ils parlent à l'âme...

A : On ne peut pas lire ses films un par un, il faut tous les recevoir... ils forment un tout, on le voit maintenant...

Bruno : La langue des oiseaux sait (c'est) faire parler les images comme des sons et les sons comme des images... c'est aussi la problématique des hiéroglyphes, et les films de Pollet jouent les images comme des hiéroglyphes, *Méditerranée* en particulier, mais aussi *Trois jours en Grèce* ou *Dieu sait quoi*...

Boris : La relation Jean-Daniel Pollet / Paracelse m'intéresse... moi je me suis mis, il y a un an ou deux, à étudier Paracelse et c'est prodigieux... j'ai eu un flash dans une montagne et Paracelse m'est apparu...

Bruno : Paracelse c'est le Père Sel...

Boris : C'est le Jung de son époque... les alchimistes à l'époque, quinzième, seizième siècle, c'était comme les graphistes aujourd'hui... le latin, l'alchimie, l'astrologie c'étaient les matières de base...

Bruno : C'était le fil d'Ariane de tous les arts, la langue pratiquée par tous les artistes... il fallait y être initié, mais tous les artistes y étaient initiés... Duchamp dit qu'au XXe siècle on a perdu le truc, l'art n'est plus alchimique et que c'est bien dommage... Jean-Daniel lui il a le truc, l'initiation, ça se voit, ça s'entend... Pérec aussi l'avait, il reprend le truc, la langue des oiseaux... à la suite de Jarry, de Roussel... l'incompréhension de l'œuvre de Pollet par ses contemporains vient de ce qu'ils ignorent la langue alchimique... (...) Godard aussi parle la langue des oiseaux. C'est pour cela qu'il a repris des images de *Méditerranée*, en les mettant à l'envers parfois.

A : C'est impressionnant ce qui se passe ici depuis une heure ou deux... c'est un ovni, Jean-Daniel... je sens à travers ce que vous dites le besoin de retrouver des gamberges lourdes, ça fait trente ans et plus, des décennies de bavardages de conards, qui vont s'achever... je ne sais s'il faut se dépêcher ou pas, si je sais : il faut se dépêcher...

Bruno : On va accéder à l'or du temps... les trouvères, le troubadour, l'or du temps il le trouve, sont de retour... Artaud... il arrive à transcender un homme en ange... Pollet, avec ce nom, c'est extraordinaire, donne sa peau à la laie... la laie, la femme du sanglier : le sang y est... Saint l'a dit : ce n'est plus moi qui vit c'est Dieu qui vit en moi... Actéon est tué par un sanglier, il est donc initié... c'est le Christ qui rédime... tous les *ready made* de Marcel Duchamp sont des hiéroglyphes secrets, *ready made* égale rédimer... et c'est évident que Pollet, comme Léonard de Vinci, pratique cette langue... la Joconde est l'âme de Léonard... Léonard de Vinci : l'éon art devient un... la Joconde cache son dixième doigt, donc c'est neuf, la négation de l'œuf, elle accouche d'elle-même... il y a tout là, comme pour passer à travers le temps, et l'instrument pour passer à travers le temps c'est l'homme, le verbe, la parole...

Boris : La laie, je n'y avais pas pensé... je me suis intéressé à mon nom, mais ça c'est fantastique... les rituels amérindiens, je les ai pratiqués, j'ai enterré le placenta de mon premier enfant dans une montagne sacrée, sous une pierre... et quand j'y suis retourné, plus rien, un sanglier était passé, une laie plutôt sans doute...

A : Ce qui est impressionnant, si on résume un peu toutes ces évocations, c'est : comme on est loin du cinéma ! Du centre du cinéma, des metteurs en scène, des salles, des audiences, on est à des années-lumière de tout ça... cet homme solitaire qu'a été Jean-Daniel, avec sa vie invraisemblable, de ses origines jusqu'à la fin en passant par toutes ces étapes, un mec totalement délivré du cinéma, il est presque jamais un mec qui va faire un film pour foutre dans une salle, c'est impressionnant... et quand il est jeune, il est protégé par son argent, et quand il est vieux, par Boutang, il est libre d'un bout à l'autre, à partir de là il est tout seul, jusqu'à cette crise de coma au bois de Boulogne, je vois à côté de moi un type seul... quelques semaines avant de partir faire *Méditerranée*, il a une jambe grosse comme ça... il a eu un accident de voiture, il ne peut plus bouger pendant un mois, on l'allonge dans le salon sur une table, et il reste comme ça pendant un mois... et puis après dans le Perche il vient chez moi, il y a une fiole d'eau de javel à la cuisine, et une de fine Napoléon, quand je reviens un mois après les deux sont vides, il avait tout bu, c'est un surhomme ce gars-là... tout est invraisemblable de grandeur chez lui, le chic complet, c'est comme quand il s'attaque à sa jeep, il n'en reste pas deux bouts qui tiennent ensemble, il l'a toute déossée, jusqu'au moindre boulon... en vous écoutant ça me fait ressortir toutes ces images d'autrefois, je le retrouve, non je ne le retrouve pas : je le trouve, je trouve Jean-Daniel... je le trouve dans son état perpétuel : seul...

Seul ? Comment ?

A : Mais avec n'importe qui, que ce soit avec la mère de Boris, ou une autre, il est dans son truc, dans une solitude absolue, totale... il se fout de tout, les bonnes femmes, rien.



Vous l'avez connu avec Sarah ?

A : Oui oui, c'était une vieille amie de toujours... Je ne sais pas si elle vit encore...

J'ai cherché sur Google, j'ai trouvé Olga Georges-Picot, qui est peut-être sa sœur...

A : Non, sa cousine...

Mais il y a une Sarah Georges-Picot, qui est sur Facebook, donc elle vit toujours, elle a fait un petit rôle dans Paris vu par... ce ne peut-être qu'elle... je vais essayer de la retrouver...

A : C'est elle, c'était un sacré personnage !

Sollers quand je lui ai annoncé mon projet de biographie de Pollet, s'est écrié : il faut que tu rencontres Sarah, sa première femme, enfin je ne sais si elle vit encore... mais je te raconterai...

A : C'était une lointaine aussi celle-là... mais c'est étonnant parce qu'elle a commencé complètement bidon et tout à coup lentement lentement elle n'était plus bidon... ce qui est rare...

Bidon, ça veut dire quoi ?

A : Bidon, ça veut dire quelqu'un qui imite tout le monde autour de soi... qui absorbe tout autour de soi... et un beau jour, à force d'absorber, lentement, elle a explosé, a vécu des péripéties inouïes... elle avait pas du tout commencé comme Jean-Daniel, qui avait explosé dès le début, à 17 ans, à Sciences-Po, elle, elle a mis du temps, mais un jour elle s'est tirée en Amérique et a rejoint les Panthères pas noires mais blanches, elle y a été à mort... si vous cherchez l'exemple de quelqu'un de creux qui finit par se remplir c'est elle... avec JD leurs trajectoires se sont croisées un moment...

Combien de temps, ça a duré combien ?

C'est pas tellement en termes de durée, mais je dirais trois ans... elle était très agitée... ah c'était du costaud entre eux... il y a eu l'épisode de la maison de Saint-Césaire, qu'ils ont partagée ensemble... moi j'étais très lié avec Larteguy, qui habitait Saint-Césaire, j'y suis venu avec Jenny, et Jean-Daniel est venu aussi, avec Sarah, là dessus le père de Jenny et Jean-Daniel ont acheté une maison, un bijou architectural, sur la route Napoléon, au dessus de Patience, on a le plateau devant soi, et puis y a la falaise, et ça les mecs d'Indochine comme Larteguy adoraient... ils y sont restés quelques années, tout était parfait, c'était comme un rêve, le père de Jean-Daniel avait tout calculé, poncé...

Et là il y avait donc Jean-Daniel, Sarah, Jenny, vous...

A : Y avait toute la bande d'Indochine, Bodard, Schoendoerffer...

Que des gens de droite !

A : Vous avez raison mais je ne sais plus ce que veut dire le mot "droite".

Je veux dire : c'est étrange de découvrir Jean-Daniel dans ce milieu, dans le Midi, alors qu'à Paris il fréquente Boutang, les gens de Saint-Germain des Prés, les écrivains du Nouveau roman, Tel Quel...

A : C'était avant... avant *Méditerranée*... à cette époque je vois beaucoup Jean-Daniel, on s'aime, on vit des trucs ensemble, mais après je le vois beaucoup moins... à partir du moment où on échange les appartements rue

du Bac / Neuilly, je le vois très peu... quand on se rencontre par hasard, c'est super, mais on a pas besoin de se voir, c'est l'amitié qui vient de loin... pour nous c'était sacré l'amitié, ma famille horizontale d'amis était plus importante que ma famille verticale... dans les années qui ont suivies la guerre, l'amitié c'était le cœur du monde...

C'est la première fois que je comprends que tout se joue pour lui à Sciences Po, et qu'il est si jeune...

A : Oui il a le bac à 17 ans, il rentre à Sciences Po, il a tout pour lui, il est beau, il est riche, il est intelligent et à 17 ans et demi il explose, au mois d'avril il dit : je passerai pas l'examen...

Boris : Je crois qu'il a fait quand même deux ans...

Et après il part au service militaire, et là c'est curieux, il ne va pas en Algérie mais au cinéma des armées à Ivry...

A : Oui il reste dans la région parisienne...

Il aurait pu avoir un sursis s'il avait continué à Sciences Po, mais il prend le risque de la guerre...

Boris : Il aurait pu partir après son année de formation, mais au bout d'un an il a eu un accident, il est tombé d'une échelle...

A : Le départ est impressionnant parce qu'on peut pas imaginer un mec avec le cul davantage bordé de nouilles, le mec qui a tout pour lui, mais il avait tout, l'image qui le résume c'est ça : un type beau comme je sais pas moi, ce connard de Marlon Brando par exemple, en train de faire du ski nautique derrière le bateau de papa, droit sur sa planche... intelligent, gentil comme un cœur, et courageux, libre, c'est fou... les promesses de Jean-Daniel jeune sont affolantes, tu sais pas où ça va aller... ça peut aller partout !

Bruno : Il se situe au-delà, comme ses films, au point de vue de l'âme...

A : Et il va sortir tout ça par le cinéma, il s'en fout de l'écriture, il veut faire des films, et il les fera, tout en étant le plus anti-cinéma qui soit... c'est ça qui est bouleversant !

Images (extraites, sauf mention contraire, des films de Jean-Daniel Pollet) : Jean-Daniel Pollet et Antoine Roblot (*Zazie dans le métro*, Louis Malle, 1960) / *Pourvu qu'on ait l'ivresse* (1957) / *Bassae* (1964) / Edouard Manet, *Le Citron* (1880) et *Jour après jour* (Jean-Paul Fargier et Jean-Daniel Pollet) / *Gala* (1962) / *Trois jours en Grèce* (1991) / *Rue Saint-Denis*, dans *Paris vu par...* (1965)

(WIP 2)

Jackie Raynal mardi 16 avril 2013, par [Jean-Paul Fargier](#)

Fin décembre 2012, un rez-de-chaussée rue de Varenne. Je me rends chez Jackie Raynal avec Boris Pollet qui a pris le rendez-vous (ils se connaissent) non sans une certaine fébrilité. Je vais voir : « la monteuse de *Méditerranée* ». Mais aussi : « la réalisatrice de *Deux fois* », un film produit dans la mouvance des productions Zanzibar, que finançait Silvina Boissonas (une héritière Schlumberger), qui se dévouera plus tard à la *Cause Des Femmes* (librairie et édition). Je connais Jackie depuis les années post-68. J'ai vu son film à cette époque, comme les autres films Zanzibar (qu'on peut trouver aujourd'hui en DVD chez Re : Voir). Je l'ai croisée aussi à New York, dans les années 80, quand elle s'occupait avec son mari d'une salle de cinéma, sur Bleeker Street, une salle vouée aux films de la Nouvelle Vague et du Jeune Cinéma. Bref, Jackie, même si je l'ai rencontrée quelques fois, est restée pour moi une sorte de mythe. Et je sens que notre conversation va rouler de mythe en mythe.

Et d'ailleurs Boris, pour commencer, raconte ses relations avec Godard quand celui-ci lui demande l'autorisation de mettre des extraits de *Méditerranée* dans *Film Socialisme*... Puis on évoque le [beau texte de Godard](#) sur *Méditerranée*, paru dans les *Cahiers du Cinéma*, en 1967...



Boris : Les spectateurs qui voyaient *Méditerranée* en 67 regardaient un film qui avait déjà quatre ans !

Jackie Raynal : Ton père, il avait un côté ingénieur des Ponts et Chaussées... il a compris beaucoup de choses tout seul... j'ai travaillé quatre ans à ses côtés... j'ai d'abord été assistante-monteuse puis monteuse de François Bel... c'est lui qui avait aménagé Lumifilm avec Jean-Daniel... donc on le connaissait très bien Jean-Daniel mais aussi on ne le connaissait pas, il était tout le temps enfermé dans sa salle de montage, à côté de la nôtre, quand je dis nous je pense à Machu, Bouchet, Rozier... moi, ce qui me fascinait et qui fascinait tout le monde c'est que si Jean-Luc avait trouvé la chaise à roulettes pour faire des travellings, lui, Jean-Daniel, il avait coupé carrément une 403 pour faire les travellings de *Méditerranée*, de *Bassae*... tous les travellings de ses films sont faits à la 403 découpée, il avait compris qu'il fallait faire aussi des travellings comme ça... c'est un très grand ingénieur, qui comprenait comment mettre en rapport la caméra et la nature...

JPF : La voiture avec laquelle il part est une voiture déjà trafiquée... pas une 2cv mais une 403 !

JR : Oui, tu te rends compte, il faisait ses travellings avec la caméra sur la voiture coupée exprès.

Boris : La relation caméra/Pont et Chaussées, ça m'intéresse beaucoup...

JR : Oui, il était beau, il était chaud, il était magnifique et en plus il était ingénieur... c'était pour lui le moyen de tourner sans quarante personnes... moi je l'ai vue, cette voiture, parce qu'à Lumifilm ils l'avaient, elle était devant le studio...

Boris : Dans *La ligne de mire* qui vient de sortir des limbes...

JR : Je ne savais même pas qu'il y en avait une copie !

Boris : Il était dans le stock de bobines déposées par Françoise (Geissler) à la Cinémathèque de Toulouse... Eric Leroy, de Toulouse m'a contacté : pour faire une rétrospective de films des années 50/60, disant : on a trouvé ça, sans visa de sortie... extraordinaire ! Et puis on a même retrouvé le négatif aux Archives du Film à Bois d'Arcy...



JR : Quand je l'ai connu il n'était pas alcoolé... il tenait pas l'alcool même...

Boris : Quand ma mère a débarqué dans sa vie elle avait 24 ans... elle arrivait du Kenya, c'était la fille d'un agent de change, play boy, elle avait vécu dans les ex-colonies plein de trucs... à dix-huit ans ma mère a dit : ce monde n'est pas mon monde, alors son père lui a trouvé un poste de stagiaire à *Paris Match*... elle avait des parents très jeunes, elle est de 1950... ils l'ont laissé partir en Afrique, vivre sa vie, et puis elle revient à Paris et paf JD...

Elle rencontre JD comment ?

Boris : Par un type qui s'appelle Georges, une sorte d'homosexuel, héritier de mines d'or en Australie... ils avaient 13 ans de décalage, ma mère Murielle et mon père Jean-Daniel, et très vite elle n'a pas supporté...

JR : Oh c'est pas beaucoup treize ans, moi aussi j'ai beaucoup aimé des hommes plus âgés que moi, les jeunes ils baisent mal, tandis que les vieux qu'est-ce qu'ils sont drôles ! Par exemple Bouchet et moi c'était quinze ans de différence...

Bouchet ?

JR : C'était quelqu'un qui était beaucoup beaucoup à Lumifilm, qui était un grand monteur... Lumifilm où j'ai connu Jean-Daniel a été vendu à Pathé Marconi...

Tu es rentrée dans Méditerranée comment ?

JR : C'est une très belle histoire... Moi j'étais la petite ouvrière qui essayait d'être spécialisée, avec mes petites mains, mes petits gants... c'était du 16 mm, y'avait de la pellicule partout, ils filmaient beaucoup les gens à l'époque, y'avait plein de doubles, plein de chutes... ouvrière, oui, assistante monteuse quoi, un boulot de prolo... faut dire que j'étais habile de mes mains, c'est ce qui m'a sauvée... habile à cause de la couture d'abord... bon, j'étais pas pauvre mais ma famille n'était pas riche, et donc je me faisais faire des robes par des couturières parce que je voulais être à la dernière mode et comme on n'avait pas les moyens de m'acheter des fringues chez Chanel, etc., je faisais faire des patrons, j'allais au marché St Pierre et je coupais moi-même les trucs, à l'époque y'avait des couturières, j'étais donc très bien habillée, ma mère aussi, et ça, ça m'a donné le goût de manipuler les choses... et donc quand je suis arrivée dans une salle de montage, comme assistante de Francis Bouchet, j'ai trouvé tout de suite ma place, on a commencé chez un producteur qui faisait des films sur des animaux en collaboration avec ton cousin, François Bel... et comme Bel avait construit un auditorium qui était magnifique (plus tard Duhamel viendra ici enregistrer la musique de *Méditerranée*), on y est allé terminer les films... on essayait vraiment les plâtres, quand j'ai débarqué là, c'était vraiment encore tout neuf, et pendant que moi je montais des films d'animaux, les sangliers dans les Ardennes, etc, je voyais dans la salle à côté Jean-Daniel Pollet qui montait tout seul *Méditerranée* depuis six mois... on le regardait arriver tous les matins, une beauté fulgurante à tomber par terre, mais il était très silencieux, on ne savait pas ce qu'il faisait exactement, sauf Barbet, qui reviendra ici mais beaucoup plus tard monter les films de Rohmer... et un jour Jean-Daniel Pollet me dit : « Mademoiselle (il était très très poli, style grande famille), ne voudriez-vous pas venir m'aider ? – Oui, très volontiers... Voilà, je monte ce film depuis des mois et des mois, et là il est un peu sale, est-ce que vous voudriez bien le nettoyer, pendant que je vais déjeuner ? – Bien sûr, je m'en charge... » Et il est parti, je me suis retrouvée avec un film de deux heures, deux bobines, que je commence à dérouler et avec un peu d'alcool, non c'était du Décolé, un produit qui enlève les poussières, et allez, avec mes gants blancs et un morceau de velours noir humecté du produit, je fais glisser la pellicule, et au bout d'un moment je regarde : c'est pas possible ! la pellicule se décolle, les couleurs restent sur le chiffon, je suis en train d'effacer le film ! Bon, c'était la copie de travail, ils avaient tourné en ektachrome, en inversible, si j'ai bon souvenir, donc en positif, et les collures étaient faites au scotch, pas à la colle. En France à ce moment-là on travaillait les collures à la colle, mais pas Jean-Daniel, il était en avance, il était allé à Rome acheter une Moviola, à plateaux horizontaux, et une presse à scotch, comme il y en aura dans toutes les salles de montage cinq ou dix ans plus tard... l'avantage du scotch c'est que tu ne perds pas une image chaque fois que tu fais une coupe, tandis qu'à la colle tu en perdis deux... le produit que j'avais utilisé pour nettoyer avait attaqué le scotch, qui n'était pas aussi performant que maintenant, et la matière adhésive avait fait une réaction chimique qui effaçait la matière imprimée sur la pellicule, ça faisait des effluves sur le film... et voilà Jean-Daniel qui revient avec un gars qui devait faire le commentaire de son film, pas Sollers, un autre, et c'est moi : c'est foutu, je ne vais plus faire de cinéma, il va me virer, je vais retourner garder les vaches à Maugio, c'est fini, c'est un désastre, ça bavait de partout, je montre le résultat à Jean-Daniel, qui comprend ce qui s'est passé et me dit : « Ce n'est pas grave, je travaillais sur ces pellicules depuis sept mois, elles commençaient à fatiguer, alors voilà, si vous voulez bien, je vous engage comme assistante, vous allez relever les numéros de bord et on va retirer les plans... » Il fallait que je conforme tout, il venait de tourner les plans d'hôpital avec la fille sur la table d'opération...



Boris : *Méditerranée* n'a donc pas été fait en une seule fois ? La fille à l'hôpital ce n'est pas Maria Loutraki ?

JR : Non, c'est une autre, une blonde d'ailleurs, très bressonienne, Maria Loutraki est brune...

Boris : Ah oui d'accord...

JR : Les plans de clinique ont été tournés bien après, et eux ils étaient impeccables, ils n'avaient pas bougé au nettoyage à la différence des plans tournés autour de la Méditerranée... j'ai été très surprise qu'il m'engage après la connerie que j'avais faite. Bon, je faisais du montage avec son cousin, mais je l'ai trouvé très affable avec moi et hors norme... je n'étais que stagiaire à Lumifilms, je devais faire quatre stages, j'en avais fait un sur *Le Caporal épinglé*, de Renoir, à Éclair, que j'ai d'ailleurs sauvé en refusant de le couper, alors que le producteur voulait le raccourcir, j'ai dit « non : Renoir ne serait pas d'accord », ça a fait un scandale mais ça m'a fait une grande publicité, prouvant que j'étais intègre, on a appelé Renoir qui était reparti en Californie, etc. Bon, et Pollet m'engage, et il me file sa colleuse entre les mains, je deviens monteuse, personne ne montait comme ça, y'avait que Pollet... Machu ne voulait pas monter au scotch, Rozier pourrait t'en parler, Machu était très syndicaliste... il ne voulait pas de la Steinbeck... moi j'ai dit OK je marche, on dit que j'étais sa monteuse mais non j'étais son assistante, c'est lui qui faisait tout... *Paris vu par*, c'est moi au générique mais c'est lui en fait... Pollet était un « organiciste », il avait le sens de l'organisation d'un film, un sculpteur, un ingénieur de la vision... et un grand solitaire...

Et tu étais avec lui en Mai 68 aussi ? Tu as participé aux Etats-Généraux ?

JR (va chercher une photo de manif, où Pollet marche entre Kast et Doniol-Valcroze) : Attends il y a qui encore ? C'est écrit derrière : Michel Delahaye, Paula Delsol... JD faisait des réunions rue de Grenelle... moi j'étais plus jeune que Jean-Daniel, j'avais une autre bande, et n'oublie pas : j'étais une simple technicienne, et lui bien sûr il était un dieu de l'Olympe, certes d'une gentillesse, d'une simplicité chevaleresque, c'était un amour, mais à l'époque tu mélangais pas les chaussons et les chaussettes, les torchons et les serviettes... Avant 68, la hiérarchie était énorme, vous ne vous rendez pas compte, c'est pas qu'il ne m'aurait pas invitée à déjeuner mais moi je n'aurais pas voulu... mes parents habitaient à Marcel-Sembat, j'allais déjeuner chez moi, j'étais une petite ouvrière... j'étais belle à tomber par terre, je savais que je pouvais me faire tous les mecs, mais j'avais un petit ami, du genre plutôt costaud, qui venait me chercher à la salle de montage, mais c'est pas pour ça qu'on a gardé nos distances, il m'adorait dans le hiérarchie... Rohmer, pareil, j'ai monté quelques uns de ses films, des courts, des longs, une dizaine au moins, et un jour je lui ai demandé : « pourquoi vous m'avez prise ? », et il m'a dit : « vous savez, vous avez un cou extraordinaire, et assis derrière vous c'est très agréable de vous regarder travailler, et en plus vous êtes très ouverte, vous avez énormément d'intuition, d'intelligence... » Rohmer était venu monter ses premiers films à Lumifilms, et c'est là qu'il avait repéré mon cou ! tu parles d'un coup ! Bon après 68, ça s'est beaucoup plus mélangé, moi je vais faire un film, le réaliser, mais après on ne voulait plus me prendre comme monteuse... sauf Rohmer et Jean-Daniel... c'est Barbet Schroeder qui avait amené Rohmer à Lumifilms... pour monter *La carrière de Suzanne* et *La Boulangère de Monceau*... Barbet, qui avait produit *Méditerranée*, m'a proposé d'aider Rohmer à monter ses premiers films... je travaillais avec lui la nuit, Bel ou Pollet nous filaient la clé, en plus du montage on pouvait faire des sons magnifiques à l'audio... ça a duré quatre, cinq ans, Lumifilms, même plus... j'ai monté *La collectionneuse*, dans les *Paris vu par*, puis pour *Ma nuit chez Maud* j'ai fait le bout à bout et j'ai rendu mon tablier, pour partir à New York... c'est Beaugrand qui a terminé le film, Barbet n'en pouvait plus... Lumifilms était très porteur... les gens des Cahiers venaient là, j'ai rencontré là Chabrol, Rozier, Astruc... Rozier y a monté *Blue Jean*, un truc pour Dim Dam Doum... on se croisait aussi au restau en face de LTC mais les techniciens restaient séparés... à la salle de montage tu ne téléphonais pas, à personne, et personne ne te téléphonait, il y avait un côté sacré, tu étais en mission...



Pour revenir à Méditerranée : tu n'as quand même pas fait que relever des numéros de bord et conformer le montage en cours avec des plans nouvellement tirés ? Tu as fait quoi exactement ?

JR : Pollet préparait ce film pour une Dame, on savait que c'était son Grand Amour, il ne sortait avec personne d'autre, en tous cas on ne voyait personne, même pas Elle ! Et un jour, je m'en souviendrai toute ma vie, on va projeter le film sur les Champs-Élysées, dans une salle privée au dessous de l'immeuble de la Radio, Jean-Daniel voulait que ce soit absolument là que Sarah (c'était le nom de la Dame) voie son film... il y avait déjà le [texte de Sollers](#), oui... et quand Sarah sort de la projection elle dit juste : je pense qu'il y a un peu trop de ciel bleu dans ce film ! Et tu vois Jean-Daniel, vlan, devenir vert... On avait tellement travaillé, pour elle, et elle, qui fait sa Marie-Chantal chez les pauvres ! Sarah Georges-Picot, c'était un monument, à l'époque, ses sœurs, ses frères, c'était les pin-ups, les playboys de l'époque, y avait pas mieux que ça, en photos dans les magazines... Sarah était une beauté, très intelligente et très drôle à la fois, mais très snob... elle l'attendait sans doute, ce film, pour savoir qui était Jean-Daniel, dont tout le monde disait qu'il était génial après son seul film visible, *Pourvu qu'on ait l'ivresse*... on ne pouvait pas voir *La ligne de mire*, parce qu'il avait été totalement interdit par les syndicats, parce que pas conforme aux règlements... et *Méditerranée* ça a failli faire pareil, c'était en 16, personne ne tournait en 16 alors... Jean-Daniel faisait ses films avec très peu de personnel, il tournait, montait ses films lui-même, ça n'allait pas avec le corporatisme... le distributeur a été obligé de retirer *La ligne de mire* de l'affiche et Jean-Daniel a dit : « je ne veux plus en entendre parler ! » Voilà pourquoi on ne le voyait plus... et il ne me l'a pas montré... pour lui c'était fini, et *Méditerranée* a risqué le même destin après la réflexion de Sarah !

Tu as revu Sarah après cette projection ?

JR : On est devenu copines, on a fait de tas de trucs ensemble, des voyages... un jour, écoute ça, c'est véridique : nous sommes parties toutes les deux rejoindre des copains qui vivaient en communauté dans les Cévennes, ils avaient un vieux bus Volkswagen, et un jour on était toutes les deux sur la route et elle me dit : « on n'a plus de fric, on va se faire une station service », et elle y est allée : « donnez-moi la caisse », elle dit au pompiste, il nous donne sa recette, rien du tout, quelques billets, et il prévient les flics, qui nous arrêtent, mais elle leur dit : « je suis la fille du Général Georges-Picot », à cette époque c'était encore un nom, la Résistance c'était pas si loin, Vérification faite et comme on n'avait pas emporté beaucoup de fric, moi je disais que c'était pour s'amuser, ils nous ont laissées partir... mais elle l'avait fait, complètement allumée, la Marie-Chantal, et aux États-Unis avant ou après je ne sais plus, elle a fait pire, pris des risques énormes, avec les Black Panthers... je l'ai revue en 79/80 à New York, je n'avais trois salles d'art et essai, à Blecker Street, je voulais faire un hommage à Pollet, en projetant *Méditerranée*, on me dit que Jean-Daniel n'est pas très en forme mais que Sarah, avec qui il ne vivait plus depuis longtemps, aurait une copie. Je la contacte et elle me dit : « si tu m'invites, je t'amène ma copie... » elle arrive, elle n'a pas la copie, mais elle me dit : « j'aime trop New York, je reste, faut que tu me loges ! » Elle reste, elle s'acquitte avec un *black*, on était à la fin du mouvement des Black Panthers, qu'elle avait soutenu, un *black* qui roulait avec une Rolls-Royce blanche, je m'en souviendrai toujours... et elle m'invite à aller avec elle et lui à Harlem, dans cette voiture, et on se retrouve dans un endroit glauque au possible, avec de la drogue partout, j'ai eu très peur et on s'est tiré... le mec de Sarah voulait nous accompagner, on est reparti seules, en vitesse, y avait que des dealers, là, des femmes bizarres, des appâts... La dernière fois que je l'ai vue, j'habitais dans le XIVe et elle aussi, je promenais mon chien et je la vois arriver ou plutôt c'est mon chien qui la voit parce qu'elle avait deux chiens, elle, qui courait derrière son vélo, on s'est parlé un moment et puis chacune est partie de son côté...

Elle vit toujours ?

JR : Oui, je connais quelqu'un qui pourrait te mettre en relation avec elle... elle vit dans un tout petit appartement, elle n'a plus de fric, sa sœur s'occupe d'elle, mais elle a été très riche, elle avait une maison à Noirmoutier...

Boris : Quand ils se sont séparés, mon père lui a laissé la maison qu'il avait achetée pour être avec elle dans le Midi, vers Sainte-Maxime... et après, elle l'a vendue...

JR : Voilà ça c'est Jean-Daniel, il laisse tout, généreux... Sarah, elle, prétend même que c'est elle qui a fait *Méditerranée*, qu'elle lui a inspiré ce film et qu'elle a donc tout orienté... elle dit qu'elle voulait écrire sur les images, et qu'elle l'a fait et que JD était très content de ce qu'elle avait écrit...

Elle a l'air, en tous cas, d'avoir été un sacré numéro !

Boris : Boutang m'a dit un jour que Sarah était en train d'écrire ses mémoires, faudrait lire ça...

Faut d'abord la retrouver, je vais tâcher de le faire...

Boris : Mon père m'a dit qu'il avait rompu avec Sarah parce que dans une boîte de nuit elle s'était mise à embrasser sur la bouche un des mecs présents...



JR : Elle couchait à droite à gauche comme tout le monde, mais Jean-Daniel pas, il était totalement amoureux, il n'a pas supporté, ça l'a déboussolé... Le problème de Sarah c'est qu'elle n'a jamais travaillé, donc elle ne sait pas finir une chose commencée... moi je devais travailler, j'ai tout fait dans le cinéma, y compris synchroniser des bobines pour payer mon loyer... Jean-Daniel, lui, était un fils de famille riche, mais il avait cette qualité d'être solitaire, de savoir rester seul, pour faire ses films, comme Baratier, tiens, par exemple. Il ne faisait partie d'aucun groupe, ne participait pas aux mondanités.

Boris : Tu dois connaître Nena Baratier alors ?

JR : Et comment ! C'est grâce à Nena que j'ai eu ce boulot de montage des films Zanzibar, Serge Bard, Patrick Deval, etc., produits par Silvina Boissonas, qui a produit mon film *Deux fois*... tiens je te le donne, le DVD a été produit par mon mari... pas le premier, le second, celui qui m'a ruiné, qui m'a obligé à fermer le Blecker en ouvrant des salles en face, avec plus de fric, il me piquait tous mes cinéastes en leur filant des avances distributeurs énormes, Jarmush, etc... moi je n'avais pas assez de salles...

Boris : Je parlais de Baratier parce que c'est le grand-père de mon demi-frère... ma mère, après avoir quitté Jean-Daniel, a épousé un Péruvien, un cinéaste, Barretto, qui avait eu avant un enfant avec la fille de Baratier...

JR : Il s'appelait De Baratier, tu sais, il a enlevé sa particule à cause des impôts, son grand-père avait accompagné Lawrence d'Arabie dans le désert...

Erratum :

De : Jackie Raynal
Date : 27 avril 2013 16:16:15 HAEC
À : Jean-Paul FARGIER
Objet : Rép sur JDP + ton lien

Dear JP !

Quel beau boulot que tu as fais là avec mon interview : je n'ai trouvé que deux fautes :
JD est allé chercher une colleuse à scotch à Cinecitta, oui cela est correct :
Par contre il n'est pas allé chercher une moviola à plateau là-bas :
NON c'est une **Steinbeck qui venait d'Allemagne** et qui lui a été livrée...
C'était à l'époque la seule machine de montage à PLATEAU.
Autre acquisition d'innovation et de modernisation du métier de la part de JD et qui ne plaisait pas du tout aux syndicalistes !

[...]

Sinon c'est super correct :

OOOPS ! non :

Ce n'est pas Barbet qui a produit MEDITERRANEE, non, non, non... il l'a prit dans son catalogue FILMS DU Losange **bien après sa production** : c'est JD qui avait financé le film en partie avec l'argent de François qui en avait beaucoup car il était le patron des fromageries Bel et de la Vache qui rit ! Barbet a peut-être payé pour le gonflage en 35 millimètre du film mais ce fut bien après la production et la post production du film.

[...]

Amitiés
JR

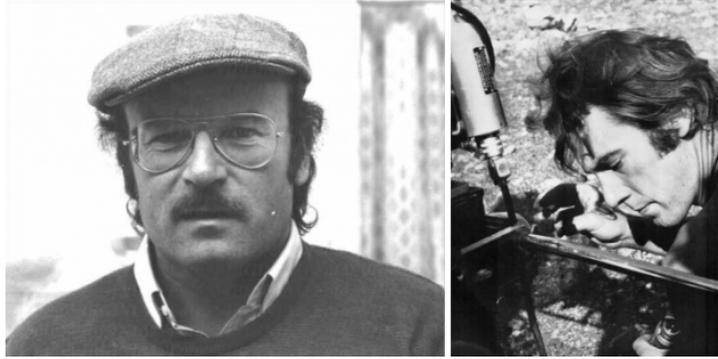
Images : Jackie Raynal photographiée par Michel Slaminoff sur le tournage de *Autour de Jacques Baratier* / Affiche de *La Ligne de mire* / *Méditerranée* (Jean-Daniel Pollet, 1963) / *La collectionneuse* (Éric Rohmer, 1966) / *Tu imagines Robinson* (Jean-Daniel Pollet, 1967).

(WIP 3)

Volker Schlöndorff

jeudi 25 avril 2013, par [Jean-Paul Fargier](#)

Fin février 2013, 9 h du matin, Hôtel Excelsior, rue Laferrière (dans le 9eme), café... Après avoir salué Mallarmé qui est né dans cette rue, je commence par interroger mon interlocuteur sur ses projets en cours. Il évoque l'adaptation cinématographique d'une pièce de théâtre mettant en scène, au moment de la Libération de Paris, l'affrontement du chef allemand de Paris et de l'ambassadeur de Suède, Nordling, qui le prie de ne pas détruire la capitale alors qu'Hitler ne cesse d'appeler pour demander : "Paris brûle-t-il ?" ... et puis hier soir aussi, Volker avait son dîner des anciens élèves du lycée Henri IV...



Jean-Paul Fargier : Avec Tavernier alors ? J'ai lu dans vos mémoires Tambour battant, comment vous étiez devenus amis à cette époque, parce qu'il vous avait choisi comme correspondant, vous amenant déjeuner chez ses parents le dimanche...

Volker Schlöndorff : Alors vous savez tout ! Non Bertrand n'était pas là hier soir, il tourne... Moi je tournerai cet été... en studio... je suis en train de constituer l'équipe... c'est pour cela que je suis venu à Paris... Deux futurs cinéastes réunis par le hasard dès l'adolescence, c'est magnifique ! Et Pollet vous l'avez rencontré comment ? Vous parlez très peu de lui dans vos souvenirs...

VS : Dans *Tambour battant*, je parle de Jean-Daniel mais très peu oui, parce que le livre était trop gros et que j'ai dû couper énormément...

Où vous parlez moins de JD que de sa sœur, Jenny, et d'Antoine, son mari...

VS : Antoine que je vois encore tout le temps...

Je l'ai vu aussi. Et il m'a raconté des choses, mais pas sur vous...

VS : Alors voilà : c'était par eux deux, Antoine et Jenny, que j'ai rencontré Jean-Daniel... ils sont venus un jour pour me le présenter et en disant déjà pourquoi : "JD a ce projet de voyage et tu serais le candidat idéal pour l'accompagner..."



Idéal parce que, malgré votre jeune âge, vous aviez déjà été assistant sur des films de Louis Malle (Zazie, Vie Privée), et de Resnais (Marienbad)...

VS : Notre voyage, on l'a fait quand ?

En 62...

VS : Oui j'avais fait *Marienbad*, un Melville, et *Zazie*... il est possible qu'il y ait eu déjà *Vie Privée*, le film de Louis Malle avec Bardot... oui c'est ça, j'étais assistant professionnel de films de fiction, mais là c'était autre chose, c'était l'aventure... Jean-Daniel m'a montré le seul film qu'il avait fait, *Pourvu qu'on ait l'ivresse*. Ah non, il en avait fait deux, un autre qui s'appelait "Melki"...

"Melki" c'est le nom de l'acteur de Pourvu qu'on ait l'ivresse, l'autre film qu'il vous a montré ce devait être Gala... à moins que ce soit La ligne de mire, un film qu'il ne montrait à personne...

VS : Voilà, c'est ça, j'ai vu *La ligne de mire*...

Il se passe dans un château, ce film, c'est bien ça ?

VS : Souvenir très vague, très très vague... Jean-Daniel était à cette époque un garçon extrêmement optimiste, extrêmement entreprenant, et pas intellectuel du tout... la première chose qu'il a faite avec moi, c'est m'entraîner au Balajo pour me montrer où il avait connu ces gens de *Pourvu qu'on ait l'ivresse*, où il était comme un poisson dans l'eau, d'une grande aisance avec tout le monde, toujours, et tous les soirs en rentrant il s'arrêtait Porte Maillot pour ramasser une pute ou deux...

Ah ça c'est surprenant pour moi, parce qu'il était très discret sur sa sexualité, ses amours, quand on parlait ensemble... Mais chaque fois que je rencontre un témoin de sa vie, j'entends parler d'une femme nouvelle qu'il a aimée... et maintenant les putes ! Ça alors !

VS : C'était parce qu'il n'y avait pas vraiment de femme dans sa vie à ce moment là... y'avait un grand malheur dans sa vie qui était la séparation d'avec Sarah... et tout le voyage autour de la Méditerranée, c'était au départ en partie pour échapper à ce chagrin d'amour, et d'ailleurs sur les 80.000, 100.000 kilomètres qu'on a faits, je ne sais pas combien, en tous cas les 100 jours, il ne m'a laissé prendre le volant qu'une fois par semaine, à peine, il fallait qu'il conduise, « j'ai besoin de, parce que sinon je pense à Sarah »... Il avait besoin de se concentrer sur la route et plus la route était mauvaise plus il était content, parce que ça détournait son attention de ce chagrin... ce qui ne l'empêchait pas, ne nous empêchait pas, parce que nous étions jeunes et vigoureux, et que pendant tout le trajet nous n'avions aucun contact féminin, de nous dire qu'à la prochaine étape nous nous ferions inviter par l'ambassadeur de France (JD avait des contacts avec un peu tout le monde) et que l'un de nous séduirait la fille de l'ambassadeur !



Un vrai fantasme d'aventuriers solitaires...

VS : Un fantasme et un gag, qui nous amusait beaucoup, on imaginait la fille de l'ambassadeur, ce serait une blonde, une brune, etc., je dis ça pour camper le personnage de Jean-Daniel... c'était quelqu'un de joueuse ! C'était pas du tout un tourment intellectuel ! Et ce voyage, au départ, c'était une aventure qu'il voyait bien comme telle, mais en même temps avec une exigence technique incroyable... C'est pendant la préparation que j'ai découvert un tout autre Jean-Daniel... déjà moi j'étais réputé pour être méticuleux comme assistant mais alors lui, c'était d'un pédant ! Absolument à n'y pas croire, pour chaque boulon de la voiture il vérifiait qu'il avait une clé... il vérifiait lui-même tout, de l'équipement caméra et surtout de l'équipement son, que son cousin François Bel lui avait fourni, Bel qui avait déjà fait toutes sortes d'expérimentations avec le son, pour ses films sur les animaux... et puis nous avions dix mètres de rail et un chariot de travelling sur le toit de la voiture...

Sur le toit ! Donc la voiture n'avait pas été coupée au départ pour transformer l'arrière en plateau à faire des travellings, comme me l'ont raconté Antoine et Jacky Raynal...

VS : Invention, invention... les rails et le chariot sur le toit, c'était plus pesant que tout le reste de notre équipement son et image... pourtant il avait fait fabriquer un chariot plus léger, à roulements à billes... la voiture n'était pas coupée, non, c'était une 403, parce que c'était le modèle réputé le plus solide sur les mauvaises routes, sur les pistes en Afrique.

Que ce soit la mécanique automobile, la caméra, la mécanique de la prise de vue ou de son, il était d'un méticuleux absolument magnifique ! Là où il y a eu une maladresse au départ c'est qu'il voulait tout faire avec des carnets de passage de frontière, visés par les douaniers, etc., or dès la première frontière qu'on devait passer, d'Italie en Yougoslavie, on est resté bloqués pratiquement 48 h, le temps qu'il leur explique ce que c'était un carnet international...

Carnet ATA, je suppose...

VS : Oui sans doute, ça venait juste d'être appliqué en Europe... Alors on a discuté et on a dit : on ne peut pas continuer comme ça, avec vingt frontières au moins à traverser, si ça nous prend chaque fois deux jours on va passer cent jours rien que dans les postes frontières, donc dorénavant on prétend qu'on est des globe-trotters un peu fous, on parle pas trop de cinéma, on dit qu'on documente certes notre voyage mais on dit qu'on est des amateurs... ça a parfaitement marché tout autour de la Méditerranée... on avait déguisé notre voiture en globe-trotter elle aussi, en mettant le nom de nos destinations, Istanbul, etc., j'ai encore une photo, où on voit la voiture près de notre butagaz, où nous sommes en train de faire une popote, en plein désert de Lybie. Vers la fin de notre périple, on avait avec nous plein de conserves qu'on a raménées à Paris parce qu'on a toujours trouvé le moyen de manger dans des bistrotts, des gargottes, donc on n'a jamais fait de vrai camping, sauf une nuit dans le désert, ce jour où fut prise cette photo, où on voit donc sur un serre-bagages en bois installé sur la galerie tout notre trajet : Paris - Rome - Belgrade - Athènes - Istanbul - Ankara - Jordanie, etc., de façon à pouvoir montrer aux douaniers toujours d'où on vient et où on va, tenez, prenez une photo de nous, on va faire tout ce trajet

". C'était ça notre vrai carnet de passage - clic clac ils prenaient la photo et ils nous faisaient passer sans plus rien nous demander...

C'est vous qui avez pensé à ce déguisement ?

VS : Je sais plus...



Quand je parlais avec Jean-Daniel de ce voyage, il me disait toujours : Volker était très bon pour passer les frontières...

VS : Bon eh bien ça a dû être mon idée, j'avais fait trop de films pour ne pas savoir que dans le cinéma, faut travailler dans l'illégalité, sinon on ne finit jamais un tournage, ah ah. Faut demander les permis après avoir tourné, pas avant... Jean-Daniel était ce qu'on appelle en anglais un « control freak », il avait tout préparé dans le moindre détail, tout le trajet aussi avec des cartes d'état-major, et à l'aide de quelques livres... il faisait confiance à un auteur ou à un autre, il y avait notamment un auteur qui avait écrit un livre sur la Grèce, un anglais qui était traduit en français, Ter Stevens... T apostrophe R. Stevens, je crois...

Il n'était pas anglais, peut-être suédois, mais, j'en suis sûr, j'ai lu quelques livres de lui, je suis même en train d'en lire un, Taïa, trouvé chez un bouquiniste, il écrivait en français, très bien même... (vérification faite au moment du décryptage : Albert t'Serstevens, né à Bruxelles en 1886, mort à Neuilly en 1974, était belge, ami de Cendrars, de Mac Orlan, et outre des romans il a publié des « Itinéraires », guides littéraires de voyage : en 1934, L'itinéraire espagnol ; en 1938, L'itinéraire en Yougoslavie ; en 1940, L'itinéraire portugais ; en 1958, Sicile, Sardaigne, Iles éoliennes ; et donc, en 1961, le livre que Pollet avait emporté avec lui, Itinéraire de la Grèce continentale)...

VS : Ah très bien, à cet auteur il faisait une confiance absolument aveugle et c'est à partir de ce livre qu'on a déterminé notre trajet pour la Grèce, pas d'autre livre sur la Grèce, un seul, celui-là, et c'est lui qui déterminait nos points de chute, notamment le temple de Paestum, dans le Péloponnèse, ou Bassae, dans la montagne, qu'on a failli ne pas trouver, c'était très très rude... faut dire que la moitié des routes de certains pays n'étaient pas encore asphaltées, toute la côte yougoslave par exemple, où l'on n'a presque rien tourné, mais Jean-Daniel insistait pour qu'on les prenne, on devait prendre toujours la première à droite puisqu'on faisait le tour de la Méditerranée dans le sens des aiguilles d'une montre, donc si on voulait être près de la côte, et il voulait toujours être près de la côte, fallait toujours la première à droite... Ça aussi ça a duré un certain temps puis ça s'est arrêté. La côte yougoslave était sans intérêt, mais pour contourner l'Albanie on a été obligé d'aller vers l'intérieur et on est arrivé en Macédoine, à Skopje. C'était là au fond qu'on a trouvé pour la première fois l'esprit de la Méditerranée, un pays musulman, très archaïque, avec des oliviers partout, et pourtant loin de la côte, et c'est là, dans mon souvenir, qu'on a tourné les plus belles images : une jeune fille qui marche au bord de la route, des gens qui rentrent des champs le soir, il y avait une lumière magique...

Mais ça ce n'est pas dans le film... il ne reste que les filles à Skyros, celle qui reboutonne sa blouse, l'autre avec la fleur...

VS : Oui, oui... ça c'était notre point de... ça ne s'est pas passé très harmonieusement, le voyage, entre nous deux, parce que, effectivement, moi je voulais toujours filmer les gens et Jean-Daniel était porté surtout vers certaines œuvres d'art, bâtiments, et il n'était pas d'accord pour filmer les gens... je me suis retenu, mais c'était une discorde continue, parce que chaque fois que je voyais un personnage intéressant au bord de la route et que je voulais m'arrêter pour faire un plan, lui il disait : pas question, pas question...



Hugo Santiago m'a dit qu'au départ vous deviez faire deux films, chacun le vôtre...

VS : Non, je ne m'en souviens pas, c'était pas le projet... je m'étais mis entièrement à son service, entièrement... c'est plutôt en cours de route que l'idée m'est venue que j'aurais pu faire un autre film... mais ça n'allait pas plus loin que ça, car c'était très éprouvant, à part les trois jours à Skyros où on a fait comme trois jours de vacances, et où d'ailleurs je me suis mal comporté parce que j'étais saoul et que j'ai fait des avances à la femme du maire, à table, on avait bu beaucoup de retsina, on picolait beaucoup, je dois dire, mais Jean-Daniel supportait beaucoup mieux l'alcool que moi... évidemment, je le harcelais de questions : si c'est pas les gens, alors qu'est-ce que tu cherches, qu'est-ce que tu veux trouver dans ce voyage ? Si c'est juste pour filmer des pierres, y a peut-être pas besoin qu'on fasse tant de route ! Il avait peut-être une réponse mais il ne voulait ou ne pouvait pas l'articuler... il n'avait pas alors encore l'idée d'une personne malade, qui revoit sa vie, cette histoire d'hôpital, tout ça, qu'il a rajoutée après... il disait toujours : " je veux retrouver l'esprit de la Méditerranée ", et je dois dire : le choix des œuvres était très personnel, subjectif mais totalement arbitraire, je me souviens quand on était dans le musée à Istanbul (on avait eu un permis pour filmer, qui avait été très dur à obtenir) on a filmé des illustrations de vieux manuscrits, qu'aujourd'hui on aurait pu scanner sur un livre, bref ce n'était pas toujours très intéressant, on peut même dire qu'une fois sorti de la Grèce, il avait perdu le fil du récit... ce qui était important après la Grèce, si, quand même, ça a été Palmyre, mais entre Palmyre et le voyage le long du Nil (il voulait absolument aller à Abou Simbel), c'était extrêmement arbitraire. Tantôt on faisait quelque chose, tantôt pas, ça devenait comme une obsession : il fallait absolument achever le tour... évidemment il cherchait les traces helléniques, Palmyre oui, Abou Simbel c'est une autre culture, en Lybie on s'est fait expulser, il y avait un parking près des ruines, on met notre voiture près de l'entrée des fouilles et on prend notre caméra sur l'épaule, à ce moment-là il y a des coups de sifflet et des hurlements de policiers, on revient à la voiture et ils nous reprochent qu'on n'était pas parqué à l'intérieur des lignes blanches délimitant la place d'une voiture. Or, c'était la seule voiture sur un parking prévu pour 300 voitures ! (rires) Alors on s'est regardé, on a rangé la caméra dans la voiture et allez on part, mais en partant je fais un bras d'honneur aux flics, par la fenêtre ouverte... une demi-heure plus tard, sur la route vers Tripoli, on se fait arrêter par un barrage de flics qui nous attendaient, alors là attention on a passé un mauvais quart d'heure, ils nous ont amenés au poste, insulte à l'autorité libyenne, etc. On a eu du mal à s'extirper... Comme quoi, plusieurs fois, j'ai causé quelques ennuis à Jean-Daniel, qui n'avait absolument pas le sens de l'humour pour ce genre de trucs... à Tanger aussi, on a fait des bêtises. Un soir dans un bar, il s'est fait piquer le portefeuille avec tout le fric, tous les *travellers cheques*, alors, comme on avait déjà nos billets pour le ferry, il a dit : " vite on part " et on est allé en Espagne attendre pendant huit jours que de l'argent arrive de Paris, les papiers, etc...

Et la traversée de l'Algérie ? Vous dites, dans vos Mémoires, que c'était au moment des Accords d'Évian ? C'est pas possible...

VS : Non c'était bien après, après la Libération... pour moi la traversée de l'Algérie était très émouvante parce qu'un an avant j'y avais été, en repérages, avec Louis Malle, au milieu de la guerre, et au moment où ça bardait le plus... avec Jean-Daniel, on est allé dans les mêmes endroits, à Constantine, dans les Aurès, à Alger et à Oran, et pour moi revoir ces endroits libérés c'était absolument bouleversant, inutile de dire qu'au temps du lycée Henri IV j'étais très engagé déjà pour la cause algérienne, avec cet enthousiasme idéaliste qu'on avait à l'époque, et donc de revoir le pays sans militaires français, sans les commandos de chasse qu'on avait accompagnés avec Louis Malle (pour l'adaptation de *La grotte*, de Georges Buis), et Bernard Gicquel (ou Wicquel), un journaliste de *Paris Match* qui est mort l'année dernière, un grand ami d'Antoine Roblot, quelles émotions ! Mais là, avec Jean-Daniel, on n'a pas tourné un seul mètre de film, et ça m'a vraiment fait mal, car nous voilà dans une Algérie libérée, en pleine transition, et lui qui disait, très strict : " c'est pas notre sujet, c'est pas la Méditerranée ", en plus il pleuvait, c'était le début du mois de novembre, je crois, comme dans le titre du film *Il fait froid dans les Aurès*, alors on a traversé à toute vitesse l'Algérie, il en avait ras le bol il faut dire, il était pressé de rentrer, et ça été la même chose au Maroc, où pourtant l'esprit de la Méditerranée était pour moi extrêmement vivant, mais il n'intéressait plus, il avait hâte d'en finir...



Et en Espagne, vous avez filmé quelque chose ? Les orangers, c'était en Espagne ?

VS : Peut-être, je ne m'en souviens pas... de par la saison, novembre, il se peut que ces orangers aient été filmés en Espagne... Ah non, c'était sans doute en Sicile, on y avait été au début, en août, il faisait très beau...

Les corridas, il les a faites seul, après, c'est ça ?

VS : Oui, il les a filmées en France sans moi... peut-être l'année suivante... ou l'été avant de partir... On devait faire des choses en Espagne mais après le vol des documents et de l'argent, quand il a reçu de nouveaux papiers et comme il ne restait plus beaucoup d'argent pour financer le film, il a dit : " allez c'est la fin, on rentre ", on a traversé l'Espagne très vite... J'avais quand même une énorme admiration pour sa persévérance et pour son côté extrêmement pointu, tranchant, sur ce qui l'intéresse et ce qui ne l'intéresse pas... " c'est pas un documentaire de voyage, on n'en a rien à foutre des beautés à droite ou à gauche de la route ", tranchait-il... oui, il était tellement fixé, comment dire, sur l'éternité, les pierres, tout ça, et moi c'était l'éphémère, les visages des gens, une certaine façon de vivre, qui faisaient l'esprit de la Méditerranée, ce qui était peut-être une vue très nordique, germanique, pour moi oui la façon de vivre d'abord c'est ce qui compte, et j'essayais toujours de lui dire : on devrait quand même capter ça, les vieux assis sur la place, les jeunes filles qui, comme à Skyros, dansent, mais

non ça ne l'intéressait pas, il disait " c'est du folklore, c'est pas ça le sujet..." Alors voilà, on a accompli le trajet, ce qui est déjà pas mal, vu les circonstances, et même si la moitié de l'équipement qu'on traînait avec nous n'a jamais servi, et à l'arrivée il y avait bien sûr la fierté d'avoir accompli le voyage, mais sinon c'était plutôt une sorte de grande déception : on n'a pas trouvé ce qu'on a cherché...

C'est pour cela qu'il a eu beaucoup de mal avec son montage...

VS : Il n'a pas commencé à monter tout de suite. Moi j'ai commencé tout de suite à reprendre mon métier d'assistant, et j'ai pas du tout suivi ça, il ne voulait pas d'ailleurs qu'on vienne le voir... on était quand même un peu en froid à la fin et ça ne s'est jamais arrangé... J'étais déçu parce que j'avais l'impression que je n'avais peut-être pas pu être l'accompagnateur idéal pour lui, même si évidemment j'avais sauvé beaucoup de coups, en même temps j'avais causé des difficultés inutiles. Il y avait quelque chose de franchement maussade une fois qu'on était sorti d'Égypte, le dernier mois du trajet c'était pas drôle, on rigolait pas, et je crois aussi qu'il avait l'impression de ne pas avoir trouvé ce qu'il cherchait... l'incroyable beauté c'était le trajet entre le Caire et Assouan, uniquement sur des pistes de sable, on remontait sur plus de mille kilomètres le Nil, en couchant dans des sortes d'auberges épouvantables, où il y avait douze personnes dans une pièce, avec des poux, etc., mais c'était l'Égypte millénaire, pas un touriste, personne, on avait l'impression de voir la vie biblique, comme au temps des pharaons, des paysans, des voiliers, des gens qui puisaient l'eau, je me voyais comme Murnau dans *Tabou*, j'avais trouvé la vie archaïque, eh bien on n'a pas tourné un mètre ! Ça ne l'intéressait pas, il voulait juste voir le temple d'Abou Simbel, on savait qu'il allait être déplacé, et il voulait absolument filmer ça avant l'intervention de l'Unesco qui l'a surélevé, et c'était tout... voilà, donc, en arrivant à Paris on est resté poli mais en froid, et je ne l'ai pratiquement pas revu, et je n'ai vu le film terminé que par hasard, je ne crois pas qu'il m'ait invité aux projections ou alors je n'étais pas à Paris, et franchement quand j'ai vu le film la première fois j'étais ahuri, le temps du film qui était consacré à ce mourant sur son chariot était...

C'est une femme...

VS : Une mourante, une femme c'est ça, et je disais : mais pourquoi toutes ces belles choses que nous avons filmées ne sont pas dans le film ? Au fond, voilà, je ne sais pas si les *rushes* du film existent toujours, mais ce serait très intéressant de les montrer sans commentaire, juste ce qui a été pris sur le vif, au moment du tournage. Quand je dis " sur le vif ", c'était quand même toujours très choisi de sa part, il avait un œil, il était exigeant, et on était extrêmement avare de pellicule, on tournait le minimum, seulement des moments de grâce, des moments privilégiés, des moments choisis... et je pense que mettre simplement tout ça bout à bout, ça serait probablement intéressant pour avoir le regard de Jean-Daniel, mais ça ne donnerait pas non plus un documentaire sur ce qu'a été cette route autour de la Méditerranée à cette époque-là, parce qu'il évitait, si vous voulez, de filmer la réalité, il cherchait l'imaginaire...

.....

Pause téléphone : Volker va appeler son possible futur chef op... au retour, il feuillette le livre de Jean-Louis Leurat et Suzanne Liandrat-Guigues, que j'ai amené...

.....

VS : Je ne connais pas ce livre... ah ça c'est en Sicile...

Vous avez connu Sarah ?

VS : Après le voyage, oui... ils étaient plus ou moins ensemble de nouveau, ils habitaient en Provence... A priori, c'était pas la Muse pour laquelle on se tuait (*rires*), mais bon ça avait été son grand grand amour puis désespoir... elle était extrêmement confuse, je l'ai fuie comme la peste, pour dire les choses comme ça... on sentait qu'elle avait l'ambition d'être créatrice mais elle ne savait pas comment faire, elle essayait d'écrire, de faire des photos, quelque chose dans le cinéma... (*il continue à feuilletter le livre*) alors ça, il est retourné à Bassae, après, je ne savais pas...



Il a fait un film intitulé Bassae, oui...

VS : Et là Lonsdale... vraiment ?

Vous avez vu ses autres films après Méditerranée ? L'Ordre, par exemple, sur des lépreux en Crète ?

VS : Je vais vous dire : il était extrêmement attachant, parce que vers l'extérieur il avait beaucoup de charme, beaucoup d'aisance, en ce sens il rappelait un petit peu Louis Malle, c'est-à-dire l'aisance qui vient à partir d'une certaine naissance et l'argent qui va avec, qui vous donne cette faculté d'être partout à l'aise...

Et ses relations avec sa sœur, Jenny, que vous avez bien connue (intimement même, d'après ce que vous racontez dans Tambours battants) ?

VS : Sa sœur, elle l'adorait, elle faisait partie du fan club, groupe n° 1, elle le portait absolument aux nues. Lui, il parlait peu d'elle, pourtant ils étaient très proches quand je les ai connus, parce qu'ils partageaient les mêmes appartements, certainement les mêmes amis et Jenny tenait une sorte de salon. Tous les soirs il y avait chez elle les mêmes gens qui se retrouvaient, Jean-Daniel était toujours là, moi j'étais toujours là, il y avait Alexandre Astruc, Lucien Bodard, Anatole Dauman, que j'ai connu là, qui est devenu mon producteur, et bien sûr Pierre-André Boutang, qui a connu Jean-Daniel avant moi, je ne sais pas où...

Ils étaient ensemble à Sciences Po...

VS : C'est ça... c'était inévitable que je les connaisse... à 21 ans, je les ai connus par Antoine, qui vivait avec Jenny... j'ai rencontré Antoine quand j'étais stagiaire sur *Zazie*, on est devenu copains tout de suite, il jouait dans le film le chauffeur de taxi et le soir après le tournage, il me ramenait de Joinville dans Paris... un an après sur *Vie Privée*, où là j'étais devenu assistant, Antoine est arrivé à Spolète avec Jenny, c'était comme une apparition, pour nous tous, d'un coup il y avait cette femme belle, rouquine, pétillante, extraordinaire, et c'est l'automne d'après qu'on est parti pour faire le tour de la Méditerranée, donc oui j'avais bien fait *Vie Privée* avant *Méditerranée*, j'étais complètement intégré dans le cinéma français comme assistant à cette époque-là déjà...

Et les parents de Jean-Daniel ?

VS : Ah je les ai connus, parce que pendant un temps il m'a logé chez lui... ils avaient deux appartements superposés, avenue Maillot, qui donnait directement sur le Bois, un quatrième et un cinquième étage, un grand immeuble moderne, bourgeois, où dans l'appartement du dessus vivaient les parents, et lui avait celui de dessous, il m'avait donné la chambre d'ami, et pendant toute la préparation j'habitais là, sous les parents, et plusieurs fois je suis monté déjeuner chez eux. Son père, on sentait bien qu'il était *self made man*, un entrepreneur, il voulait absolument avec humour me faire acheter un appartement dans le Marais, où il était en train d'assainir ce qui est devenu le quartier du Centre Pompidou, on aurait tous pu acheter à l'époque pour presque rien de belles surfaces rue Saint-Denis, le père de JD était très impliqué dans cette opération de restructurer les Halles, mais évidemment moi je n'avais pas un rond à investir, et Jean-Daniel ça ne l'intéressait pas... La mère était une personne grande, très sèche, pratiquement inabordable, avec elle il n'y avait pas de répondeur, mais avec le père c'était possible de parler... le fils de Jenny, Patrick, vivait aussi chez les Parents, il devait avoir huit ans, c'était un enfant complètement perdu là-dedans, dans cette sinistre famille bourgeoise, tout l'appartement était la caricature même du *Charme Discret de la Bourgeoisie* ! L'ameublement, tout, tout était sinistre, sortant du catalogue des meilleurs fournisseurs de la bourgeoisie, il n'y avait aucune touche personnelle, aucune spontanéité, et Jean-Daniel au milieu de tout ça était complètement terrorisé, sa mère dominait son père à la maison et lui s'investissait dix-huit heures dans le boulot pour fuir cette ambiance, il semblait ne pas tenir à toutes ces démonstrations de richesse... Jean-Daniel lui, fuyait en ne faisant rien, en traînant, en allant dans les boîtes, toutes les nuits chez Régine ou Castel, je ne sais, je n'ai été ni dans l'une ni dans l'autre, je vivais avec ces gens-là mais je ne sortais pas avec eux, moi je bossais à sept heures du matin, et aux yeux de ses parents c'était pas facile du tout, Jenny qui avait divorcé, l'enfant qui était là, c'était pas des gens heureux avec leur progéniture, et on sentait aussi bien chez Jenny que chez Jean-Daniel la volonté de s'échapper de cette ambiance oppressante. Jenny le faisait en fréquentant la bohème, en regroupant des gens différents autour d'elle, ce n'est que beaucoup plus tard qu'on a compris qu'elle voulait faire quelque chose, écrire ou je ne sais quoi, et en attendant elle tenait un salon... elle écrivait des lettres charmantes, téléphonait aux uns, aux autres, les réunissait, régnait sur un petit monde avec une belle spontanéité, sans être le moins du monde une Madame Verdun... et Jean-Daniel c'était d'aller au Balajo et faire *Pourvu qu'on ait l'ivresse*, mais je n'ai jamais su comment il a appris à faire tout ça, à faire du cinéma...

Au cinéma des Armées, pendant son service militaire...où son cousin François Bel l'avait précédé...

VS : Ah bon... je comprends mieux... il savait parfaitement s'occuper d'une caméra, mais ce n'était pas quelqu'un qui avait une grande culture cinématographique, qui passait tout son temps à la Cinémathèque, à voir des vieux films, non, il était complètement autodidacte... nous, je veux dire Tavernier et moi, et quelques autres, on entrait dans le cinéma comme on entrait dans les ordres, il fallait qu'on sache tout ce qui s'était fait avant nous et comment nous allions trouver notre place là-dedans... Jean-Daniel aurait voulu être un Rimbaud, et il avait des moments comme ça, de poète fou, mais avec le malheur d'avoir cette fortune dans le dos et le malheur de n'avoir jamais eu à affronter des réalités concrètes. Rétrospectivement je me rends compte que c'était un handicap terrible à surmonter, alors qu'à l'époque je lui envoie son aisance... il ne voulait pas non plus trop qu'on lui parle, il avait toujours peur qu'on veuille l'influencer, il voulait s'enfermer en lui-même, dans le silence, la solitude, et il attendait que quelque chose en sorte, sorte de lui, et quand ça ne sortait pas il devenait maussade...



(il reprend le livre...)

J'aime beaucoup cette photo, tout en étant très gauche, il a l'air de dire : " mais enfin ça doit y être, quand est-ce que ça viendra..." Il pouvait être très drôle, il était fin en ce sens, il pigeait les gens très vite, il observait les comportements, moi j'ai toujours l'impression qu'il a dérivé vers quelque chose qui n'était pas lui, il voulait être un cinéaste intellectuel alors que son truc c'était la spontanéité, l'observation des gens, quelque chose qui lui paraissait peut-être trop humble mais que je trouve beaucoup plus noble...

Mais il a réussi à faire des comédies superbes...

VS : Dans *Méditerranée* ce qui ne va pas c'est le texte, le texte c'est le baiser de la mort ! En l'entendant je me dis : si c'est ça le film, c'était pas la peine de faire le voyage... le voyage était quand même une enquête et c'est devenu une illustration, l'illustration d'un texte qui ne sent pas ce qui se passe dans les images...

Je ne dirai pas ça, je pense que le texte reproduit ce qui se passe dans le film, Sollers a observé son fonctionnement et il le met au jour dans son texte, il mime et analyse son fonctionnement, l'amplifie en le portant vers le mythe...

VS : Bon, bon, non... le fameux " Connais toi toi-même ", c'est grec ça, eh bien Jean-Daniel ne se connaissait vraiment pas, dans le sens qu'il n'a pas voulu reconnaître ce qu'il sait faire et se concentrer là-dessus, il a voulu être autre chose...

Il aurait aimé être un écrivain moderne. C'est pour cela qu'il faisait appel à des gens comme Sollers ou Thibaudeau... il était fasciné par Jean-René Huguenin, son condisciple à Sciences Po, mort trop tôt pour qu'il fasse appel à lui...

VS : C'est un travail d'un grand dévouement que vous avez devant vous, il y a quelque chose qui doit vous passionner là-dedans, parce qu'on peut dire aussi que c'est un personnage ingrat, Jean-Daniel, parce qu'il n'est pas toujours attachant, il pouvait être aussi très très énervant...

Je n'ai connu que ses côtés attachants... il a beaucoup compté pour moi, Méditerranée a été mon film de chevet, on a écrit un film ensemble, je lui dois bien ça...

VS : Alors tant mieux... je suis très curieux de voir, vous qui connaissez bien ses films, qui rencontrez tous les gens qui l'ont connu, quel portrait va en ressortir à la fin...

Vous y aurez contribué et je vous en remercie...

VS : C'est moi qui vous remercie de m'avoir replongé dans ces beaux moments finalement quand même...



Images : Volker Schlöndorff et Jean-Daniel Pollet / Toutes les images sont extraites des films de Jean-Daniel Pollet : séries 1, 2, 3 et 4 : *Méditerranée* (1963) / *Bassae* et *L'ordre* (1974) / série 6 et dernière image : *L'ordre*.

(WIP 4)

samedi 29 juin 2013, par [Jean-Paul Fargier](#)

Avec Sarah George-Picot, Hugo Santiago et Pierre Beuchot

Parfois je n'ose pas sortir mon enregistreur, parfois je le sors et je fais une mauvaise manœuvre, parfois il y a dans le Café où se tient le rendez-vous tellement de bruit que la voix de mon interlocuteur est recouverte. Heureusement, je prends toujours des notes à la main durant l'entretien. Et, au retour, je les retranscris tout de suite. Rajoutant des détails que je n'ai pas notés mais dont je me souviens encore. Je me dis que j'aurais toujours le temps de revenir voir ces témoins quand j'entamerai ma rédaction du livre, avec, alors, des demandes précises sur des manques qu'ils pourraient combler.

Voici donc sans plus attendre, trois rencontres non enregistrées sur magnéto. À l'ancienne. Sarah George-Picot, Hugo Santiago, Pierre Beuchot.



SARAH GEORGE-PICOT (8 janvier 2013)

Corps lourd, lent, marche difficile, cheveux gris, mais voix cristalline, sourire permanent, elle trotte entre sa cuisine et son salon encombré de cartons pas débballés, me propose du thé, se prépare une Ricoré, en fait c'est son petit déjeuner même s'il est presque 17 h... elle dort le jour, vit la nuit, lit beaucoup, écrit (ses mémoires)... me montre son « jardin » à ras de fenêtre... elle est au 1er étage et son appartement à l'arrière de l'immeuble donne sur un toit plat qu'elle a transformé en pelouse plantée de rosiers et autres arbrisseaux fleurissants, son chat peut s'y promener en y sautant depuis la fenêtre ouverte de la cuisine, elle-même s'y glisse en montant sur une chaise et en se coulant sous le vasistas incliné, m'explique-t-elle... Je lui ai apporté deux DVD : *Méditerranée* et *Jour après jour*, mais elle n'a rien pour les lire... on parle de tout et de rien, elle saute d'un souvenir à un autre sans terminer ses anecdotes, parle beaucoup de son père, de sa mère (d'origine argentine) mais en la ramenant sans cesse à des points clés j'arrive à cerner ce que je veux préciser : la rencontre avec JD, comment est-ce arrivé, où ? *C'est mon mari qui me l'a présenté*, son mari s'appelait Albert de Mun, les de Mun, grande famille bourgeoise, catholique, et qu'est-ce qu'il faisait votre mari comme métier ? *Journaliste*, à *Paris Match*, il y a une photo de lui dormant dans les locaux de Paris Match en plein mai 68, il passait sa vie au journal... *Quand nous nous sommes rencontrés, j'avais dix-huit ans, lui quelques années de plus, il finissait ses études, je suis tombée enceinte, il a fallu se marier dare dare...* elle n'arrive pas à situer si ce mariage c'était juste avant 1960 ou juste après... *les parents d'Albert avait un grand appartement dans le XVIIe, ils en ont coupé une partie qu'ils nous ont donnée, il y avait une nanni danoise, qui s'occupait de notre enfant... un jour un ami de mon mari, Jean-Luc de Kharboucha est venu avec JD et nous sommes partis déjeuner ensemble, on marchait à la queue leu leu sur un trottoir, JD était juste devant moi et je me disais : mon dieu que ce garçon a un gros derrière ! mais quel beau visage il a... et quand nos yeux se sont croisés, c'était fait, le coup de foudre... le lendemain il a déposé à l'entrée, sur le tapis, un livre et un disque dont on avait parlé pendant le repas, la musique de son film Pourvu qu'on ait l'ivresse... quelques jours plus tard, j'ai laissé mon mari à Paris et je suis partie à Noirmontier avec deux copines et JD, et la Cadillac de JD, j'étais assise à côté de lui à l'avant, on osait à peine se regarder... au bout de trois jours, j'ai remis les copines au train et je suis resté seul avec JD et on ne s'est plus quitté pendant des années, sept ou huit je ne sais plus...*

J'avise une photo posée sur une table, mise là pour que je la vois, elle est signée Boubat... c'est elle vers trente ans... dans sa chambre elle a une boîte de photos, son père, sa mère, sa cousine Marie-Madeleine, la grande résistante, ses chiens, et surtout la plus émuante pour moi : elle avec son enfant à quelques mois, donc quand elle avait 18 ans... Sur un lutrin trône un poster montrant Gaston Gallimard, comme une photo d'ancêtre... Vous l'avez connu ? *C'était mon second grand-père : mon grand-père et lui étaient copains de lycée, ils ont fait les quatre cent coups ensemble et ne se sont jamais perdus de vue...* elle l'a vu à Cannes une fois lors d'un voyage vers Rome en décapotable avec Antoine, ils s'étaient arrêtés pour dormir chez le vieux Gaston...

Sollers ? C'est elle qui l'a présenté à JD, mais elle le regrette car son texte pour *Méditerranée* n'est pas fameux, elle a aidé JD à en couper pas mal (Pollet, lui, me disait qu'il avait trouvé le texte de Sollers trop court et que cela l'avait poussé à répéter certaines phrases comme certaines suites d'images se répétant)...

Duhamel ? C'est Sarah encore qui l'a proposé à JD. A vérifier. Elle était amie avec un des amis d'Antoine Duhamel, un musicien prénommé Maurice, elle cherche, son nom ne vient pas, je propose Jaubert, non ce n'est pas ça... Elle trouve la musique d'Antoine pour *Méditerranée* magnifique.

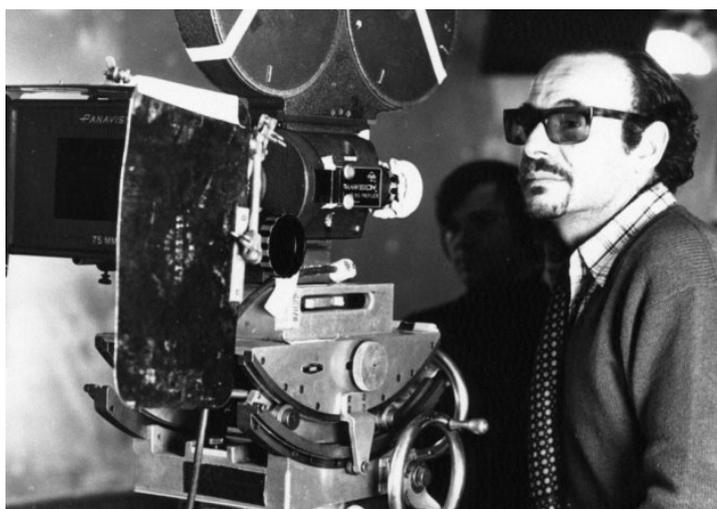
Elle a fait des études jusqu'au bac. Lycée Victor Duruy. Rohmer venait l'attendre à la sortie, il aimait les petites filles mais ça je ne le savais pas. *On discutait de cinéma et de livres, je lisais tout, je voyais tout.*

Sarah a fait partie des fondatrices du MLF, à son retour de New York, où elle militait à Newsreel avec les Black Panthers (on était surveillé par la CIA)... donc a bien connu Antoinette (Fouques), Silvina (Boissonas), Marie Dedicu (ma meilleure copine, je lui ai dit qu'elle ne devrait pas vivre en Afrique, toute seule comme ça), une splendeur...

Et Tobias Engel ? *Oui mais il me détestait... Sur le tournage de Tu imagines Robinson tout le monde me faisait la guerre, sauf l'assistant grec... Après Méditerranée je lui ai dit : JD, personne n'a compris la Méditerranée comme toi !*

Les meilleurs moments avec JD ? *Dans notre maison, à Saint Césaire-sur-Siagne (elle m'appelle ce nom), au bout du village où habitaient les Larteguy, dominant la rivière où j'aimais m'ébattre pendant des heures, JD lui ne se baignait pas, il restait assis sur un rocher, me regardait, songeur, pensait à ses films... lui et moi on était un peu comme des jumeaux, c'était comme un frère pour moi. Un jour il était remonté à Paris travailler, j'appelle à la maison, rue du Bac, c'est une femme qui décroche, elle était donc dans mon lit, à ma place, j'ai été très choquée, jalouse, une de ces petites actrices qui lui tournaient autour, il était tellement beau, c'était pas un cœur, un baiseur, il aimait séduire, et pour les séduire il leur proposait des rôles, il était amoureux de Françoise Hardy, c'est pour ça qu'il lui a proposé Une balle au cœur, que moi j'appelle une balle au cul, mais elle a rien compris et elle est revenue en disant beaucoup de mal de JD...*

Le lendemain matin, coup de fil de Françoise Geissler, à qui j'avais laissé un message lui disant que j'aimerais la rencontrer en vue d'un bio de JD... *Tu te lances dans un boulot immense, bonne chance !* Elle me propose de tracer un arbre de rencontres de JD, en s'appuyant sur celles qu'elle a vécues et celles que Pollet lui a racontées... j'irai la voir dans le Vaucluse où elle réside encore quelques mois dans une maison qu'elle achetée (avec l'argent de la vente de la Ferme Favet, que Pollet lui avait laissé en mourant) mais qu'elle veut revendre : *c'était une erreur, je l'expliquerais...*



HUGO SANTIAGO (14 janvier)

Hugo a été ami de Pollet pendant dix ans, c'est JD qui a pris contact le premier avec Hugo, suite à la projection d'*Invasion*.

Hugo connaissait les films mythiques de Pollet... amitié à base d'estime réciproque... Hugo faisait partie de la bande à JD qui allait boire des coups chez Castel... quand il a eu l'avance pour *Les Autres* (d'après un scénario de Borges et Bioy Casares), après des tentatives vaines de gros montage financier (impliquant Jane Fonda, Orson Welles, etc.), Pollet a proposé en 73 de produire le film avec sa société Illios, société de courts métrages (on verrait plus tard pour l'agrément CNC)... l'affaire a pu se monter grâce à un apport de Louis Malle (que Santiago avait croisé à Mexico dans un festival et qu'il avait retrouvé dans une fête à Paris, où JD les a rapprochés) et un apport de l'ORTF (d'une commission d'aide au cinéma présidée par Jean-Pierre Angrémy)... Hugo donne pas mal de détails sur cette aventure (dont Pierre-Henri Deleau narre sa version - épique - dans un bonus du dernier coffret Pollet), il insiste sur le rôle capital d'Hubert Niogret, le directeur de production, la sélection à Cannes où le film est hué, la sortie parisienne jouant sur l'approbation des intellectuels en vogue alors (Barthes, Foucault, Deleuze, etc.)... Hugo est aussi un témoin précieux pour la vie de Pollet à cette époque, il a connu Sarah puis Muriel (la mère de Boris), il évoque les liens de JD avec le MLF via Marie Dedicu (dont Sarah m'a déjà parlé)... quand la bande à Antoinette a commencé à faire des films avec l'argent de Silvina c'était Illios qui signait les bons de commande de matériel (d'éclairage par exemple)... Hugo vivait rue de Grenelle (dans l'appartement de Pollet) pendant le montage des *Autres*, qui avait lieu à la cave.

Quelques jours plus tard, je retourne chez Hugo Santiago lui porter une copie de *Jour après Jour* et prendre un DVD de son film *Invasion* (un film étonnant, une sorte de polar intelto-politique, mis en scène comme un ballet)... je demande à Hugo de me parler de sa carrière (faire la bio de quelqu'un c'est aussi relier avec précision des éléments sur les gens qu'il croise, ça se ramifie sans cesse)... mais il veut d'abord m'alerter sur JD et son goût invétéré pour l'alcool... *il buvait plus que nous tous... mes amis (Raoul Ruiz, Saer) buvaient énormément, et ils ont fini par en mourir, mais ce n'était pas comparable : JD a subi plus de 10 cures de désintoxication, il était saoul dès midi quand je venais le chercher à Neuilly et que nous allions déjeuner dans un chinois, il n'arrivait plus à sortir sa Jaguar du garage, bang à gauche, bang à droite, la carrosserie était pleine de bugnes...* Hugo est arrivé en France en 1959 grâce à une bourse argentine de jeune poète, avec le projet annoncé de voir Bresson... recommandé par Gomez de la Cerna, il va montrer ses vers à Cocteau, dans son petit entresol du Palais Royal, Cocteau apprécie le jeune homme et lui demande s'il peut faire quelque chose pour lui. Plein de choses, répond Hugo. - Non juste une, tu me dis une chose que tu désires et je te l'offre. - Une ? Rencontrer Robert Bresson... Cocteau a invité chez lui Bresson et Hugo, puis au bout d'un moment, il s'est éclipse sous prétexte d'aller visionner une copie d'*Orphée* au laboratoire et les a laissés. Alors, Bresson et lui se sont promenés pendant deux heures sous les arcades du Palais Royal, et Hugo est devenu l'assistant de Bresson pour la *Jeanne d'Arc*... il l'a été sur d'autres aussi jusqu'à la Genèse, projet pour lequel il est parti à Rome pendant un an avec Bresson et sa femme Mylène (qui vit toujours, et qui était la femme de Weyergans avant)... Dino de Laurentiis voulait faire un ensemble de films sur la Bible : la Genèse par Bresson, Abraham par Welles, Joseph et ses frères par Visconti, l'arrivée en Terre Promise par Huston, tous se sont fâchés avec le producteur, sauf Huston, qui a repris le projet et a plus ou moins traité toutes les époques... En 67-68, Hugo Santiago retourne à Buenos Aires, tourne *Invasion*, revient en France le montrer à Cannes, à la Quinzaine... retourne écrire *Les Autres* avec Borges et Bioy (mais j'ai raconté tout ça, tu verras, dans un des bonus d'*Invasion*, qui a été restauré grâce à Botang pour faire une soirée Borges sur Arte, accompagné par un long entretien de moi intitulé *Autour d'Invasion*)... Il revient ensuite à JD et à l'alcool : *Born buvait pas mal, je me souviens de Born et JD dansant sur une table chez Jenny, Jenny organisait de grandes bouffes pour les copains de son frère, elle habitait rue du Bac et lui rue de Grenelle...* oh, exactement, je demande... je te montrerais...

PIERRE BEUCHOT (22 janvier 2013)

Chaque fois que je rencontre un familier de Pollet, j'apprends de nouveaux noms de femmes qu'il a aimées : qu'il faudra donc, si possible, que je rencontre... Sollers avait insisté pour que je retrouve Sarah (c'est fait), Hugo Santiago m'a parlé de Marie Dedicu, puis de Marie-Laure de Decker. Hier, au Select, Pierre Beuchot a révélé l'existence de la brésilienne Duda Cavalcanti, qui joue dans *Les Maîtres du Temps* (avec Kalfon, Rui Guerra), et Maryvonne, une jeune femme du Perche, qui tenait un bistrot au Mage, le patelin de JD (ce sont ses parents et Jenny qui habitaient à Bizou, Jenny s'est installée au « presbytère » quand les parents l'ont quitté, à la mort du père : Jenny, elle, est morte 1995)... *Maryvonne, il l'a embauchée comme comptable de sa société Illios, il l'a fait beaucoup souffrir... JD a détruit pas mal de gens, c'était un doux tyranique...* Il a détruit qui ? Melki par exemple... *Beuchot a résisté, il se tenait à une certaine distance. Pourtant, comme leurs enfants étaient d'âge proche (le fils de Jean-Daniel, le fils de Jenny et la fille de Pierre) ils passaient souvent leurs vacances ensemble à l'époque des maisons de Bizou...* Beuchot a commencé à travailler avec Pollet, comme assistant, à la fin d'*Une balle au cœur*, c'est Boutang qui l'avait conseillé à JD, parce qu'il cherchait quelqu'un pour quelques journées de reprise à Paris afin de compléter le tournage en Grèce avec Françoise Hardy... il a aussi participé à l'aventure du *Horla*, à Noirmoutier, où devait un moment jouer Rochefort, mais finalement JD a choisi Terzieff... le producteur délégué s'étant tiré avec la moitié du fric, Sandoz a accepté de créer une société de film pour faire le film... en général, JD appelait Pierre quand les choses étaient prêtes à tourner et il s'occupait alors du plan de tournage... *pareil sur L'amour c'est gai... les acteurs, JD ne les dirigeait pas, il les prenait nature et leur laissait rouler libre, c'était un cadreur et un monteur formidable... il pensait les plans, avec des mouvements complexes, Jean-Jacques Kochut en a bavé avec le manque de hauteur de plafond dans l'appartement du tailleur au Sentier, on crevait de chaud... JD passait beaucoup de temps à monter lui-même ses films, partout dans ses maisons il créait une salle de montage, rue de Grenelle, dans le Perche, à Neuilly... même à Noirmoutier... pour L'Acrobate, ils ont prolongé le film pour faire plaisir à Melki, qui voyait avec désespoir arriver la fin du tournage, ils ont inventé le truc de la boule de bowling (dans laquelle le pouce de Léon reste coincé) comme une histoire vraie pour faire marcher les assurances (accident de tournage ?) qui ont payé les journées supplémentaires... Guy Marchand ce n'est pas une idée de JD, c'est lui, Pierre, qui l'a proposé... autre aventure, le film brésilien, *Le Maître du temps*, a été fait avec l'argent que Kast avait trouvé, et a financé complémentairement par Leouchou... le scénario a été écrit en grande partie pendant le tournage... avec un chef op pas très fort en éclairage, mais JD patient, ne gaulait jamais... anecdote : un jour on tournait dans une barque à moteur, le caméraman lâche la caméra, JD a vu le coup arriver, il l'a rattrapé au vol... c'était un mec athlétique à l'époque, il nageait beaucoup... très généreux, très actif, toujours en quête de possibilités de faire des films, la seule chose qui lui importait finalement... il avait un problème avec le sens, il aurait voulu que ce qu'il filmait ait plus de sens, c'est pour ça qu'il faisait appel à des écrivains... Jean-André Fieschi : « Pollet ne sait pas s'il veut faire du Buniel ou du Walsh »... Pierre a tourné *Requiem* avec Edith Scob (que je devrais rencontrer) d'après un roman de Sollers (*L'Intermédiaire*) dont JD avait acheté les droits mais finalement ne voulait plus faire... à la fin de *Requiem*, on voit la caméra de Pollet, une Camelflex (clin d'oeil modeste) en train d'être déchargée... *après, quand Pollet est parti dans le Midi en 89, on a continué à se parler souvent au téléphone, JD appelait Pierre pour lui demander des conseils... Pollet et Rouquier sont les deux « maîtres » que se reconnaît Beuchot... Pollet et Beuchot ont fait aussi ensemble plein de petits sujets pour Dim Dam Dom et le Kazantzakis... JD aimait beaucoup faire des photos, son rêve : un plan par jour, il l'a réalisé en quelque sorte dans *Jour après Jour*... il aimait les chiens ; dans le *Perche* il en avait un, ramené de Mauritanie... Pierre cherche ce que JD avait été fait en Mauritanie, je dis : Jaoulin, repérages en Afrique avec cet ethnologue ; non c'était bien avant... autre projet non abouti : *Le Quatuor d'Alexandrie*... JD n'ayant dit qu'il avait été présenté à Durelle grâce à la femme avec qui il était à ce moment-là, je demande à Beuchot s'il sait qui c'était... il ne sait pas... Pierre soudain se fait grave (il l'est déjà beaucoup naturellement, il n'a ri, détendu vraiment, que lorsque je lui ai parlé de façon désinvolte de mes rapports avec la télé, les commandes) : il me confie que JD avait tué quelqu'un, un facteur, à bicyclette renversé en voiture sur une route, mais il n'était pas en tort... j'évoque alors Sébastien Laydet, mort au volant de la Mercedes de JD... il lui a dédié *Ceux d'en face*... c'était un JD de mes plus brillants étudiants, que j'avais « donné » à Pollet comme assistant. Remords pour JD, aussi pour moi.**



Images : Jean-Daniel Pollet sur le tournage de *Basae* / Hugo Santiago / *Invasion* (Hugo Santiago, 1969)